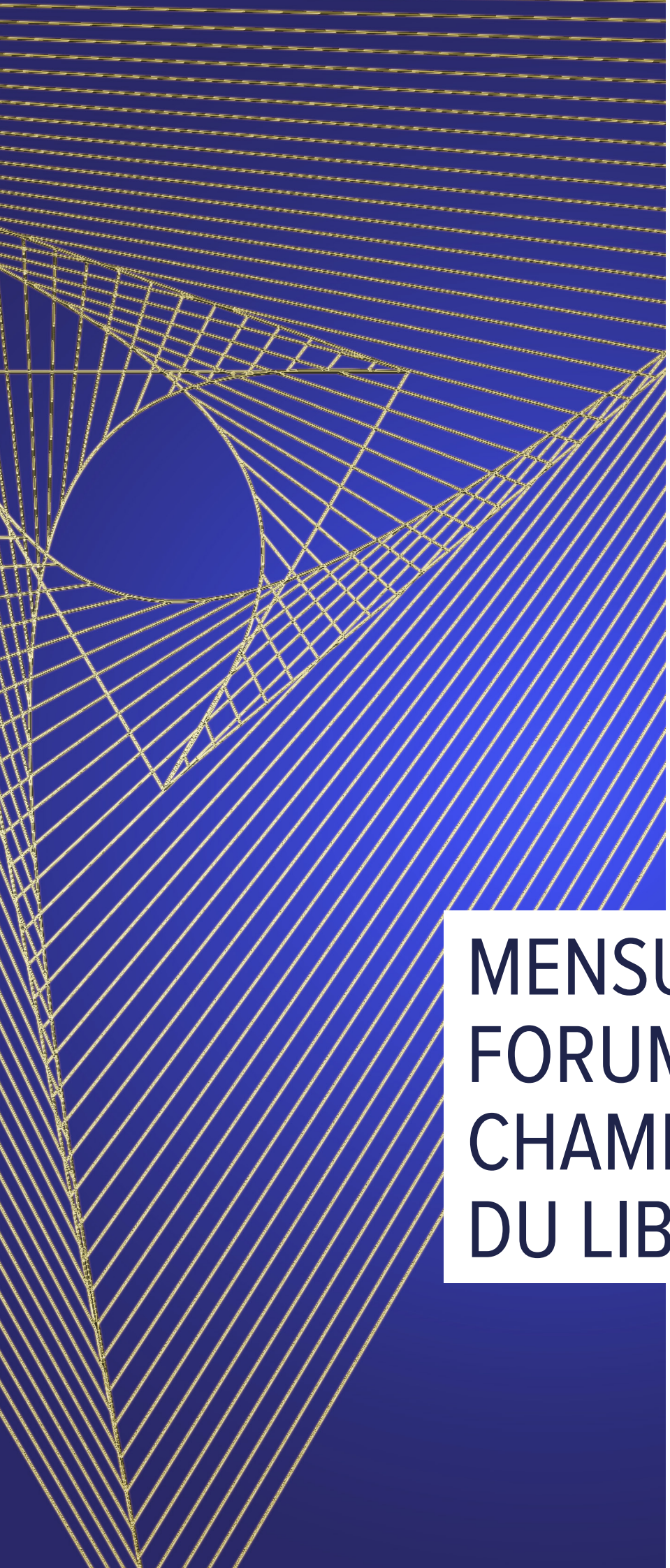

Forum du Champ Lacanien
du Liban

MENSUEL DU FORUM DU CHAMP LACANIEN DU LIBAN

NOVEMBRE 2020
23

ÉDITORIAL

Alors que j'écris mon avant-dernière et que je publie dans ce numéro de Novembre, *le réveil de la psychanalyse* tel que pensé par les membres de l'École, de la Zone Plurilingue et du Forum du Liban, le FCLL lance son thème de 2021, qui prévoit au menu l'acte psychanalytique.

Mais ce n'est pas de l'acte tout court qu'il s'agit de débattre l'année prochaine, c'est de ses intrications avec l'identitaire et la *plurilinguité* — cette fonctionnalité du plurilingue et du plurilinguisme comme l'entend Léla Chikhani — qu'il s'agit de faire parler l'acte. Des enjeux donc du singulier et du collectif — s'il y en a — alors que c'est l'acte qui pour nous psychanalystes, fait le singulier de la clinique et paradoxalement donc, son pluriel.

Mais aussi, c'est l'acte d'être dans une Zone, dans des Forums, une École, une Internationale... où l'entente reste *réel* de par la nature décevante et trompeuse de l'ordre symbolique — le langage —, c'est cet acte qui fait collectif et dont se légitimise le réveil, qu'il s'agit de mettre sur la sellette et de penser. *Leslangues* donc ? Et comment parler ensemble chacun dans sa *lalangue* ?

Le FCLL commence ainsi une réflexion qui ira cette année aussi au-delà des frontières géographiques et lance un thème qui parle à tout psychanalyste.

Je vous écris ces mots avant de conclure me demandant si conclusion il y a, et s'il serait judicieux de prévoir une. Parce que si la psychanalyse nous frappe de quelque chose, c'est d'abord que manque il y a. L'on ne peut boucler la boucle sans risquer la monotonie et la pathologie de la répétition. Des horizons continuent à être ouverts à partir des désirs de transmettre et d'être, en acte, dans la psychanalyse. Le FCLL en est une illustration.

Mariette Aklé
Éditorialiste

RUBRIQUE DES ACTIVITÉS :

Le débat de la CCD continue mettant en face les pratiques de la TCC et la psychanalyse. Guy El Chemali nous écrit dans le prochain numéro, et nous avons hâte de le lire !

ALLOCUTION DE BIENVENUE

LÉLA CHIKHANI

Mesdames et Messieurs, chers Collègues, chère Colette, avant d'en venir au thème de cette Journée d'étude, qui sera je l'espère mémorable et répondra à vos attentes, permettez-moi d'exprimer un mot de bienvenue à tous les participants.
C'est la quatrième Journée organisée par le Forum du Liban depuis sa création en 2016, mais elle a ça de particulier qu'elle se passe en visio-conférence. Ce qui nous donne une occasion nouvelle de partager à large échelle notre praxis et de réfléchir ensemble au *champ de bataille de notre expérience*, au comment de la psychanalyse en extension.

Moutakawki3at ! ce terme, que m'a jeté à la figure un responsable de la santé, à qui je refusais mon aval sur le triomphe de la *Mental Health,* signifie bien dans ces sonorités ce qu'il veut dire ; en clair : « la psychanalyse est repliée sur elle-même *moutakawki3at*, et lorsque vous vous réunissez, a-t-il ajouté, c'est pour vous congratuler réciproquement. ». Il aurait peut-être changé d'avis en lisant les lettres distribuées sur l'IF depuis quelques semaines.

À Beyrouth, le réel nous est tombé sur la tête, sous forme d'un champignon gigantesque, tonnant et nauséabond, entrainant l'indicible en l'instant. *Ce ne sont là que des pertes collatérales !* expliquent les politiciens véreux.
La Covid-19 sévit partout, méconnue ou niée, elle n'en demeure pas moins un fléau pandémique. *Quelle en est l'origine ?* Là se taisent les scientifiques pressurés par les politiques.
La science et la technique leur sont soumises, a-t-on rabâché. Nul ne peut le contester. Mais le discours de la science est un discours qui interroge. C'est son produit qui est détourné, capturé, falsifié, par un capitalisme jouissif ; accaparement corrompu et pervers, déniant la présence de l'autre-qui-n'en-jouit-pas ; écrasant, torturant, cet autre différent, lui portant la guerre ou le faisant mourir de faim. *Ton mode de vie et d'en jouir est à rejeter* disent-ils injonctifs et péremptoires à ceux-là chassés de leur demeure. *Que peuvent nous rapporter, ton sol et ton sous-sol ?*

Il en est ainsi des sciences du cerveau jusqu'au lavage, qui se positionnent face à la psychanalyse.
La subjectivation, — entendue en tant que lieu du sujet et lien à l'autre, et c'est là où le bât les blesse —, *nous n'en voulons pas, décident-ils ; alors créons pour la déstabiliser et la contrecarrer, une pratique qui s'apparente aux conditionnements.* Pavlov n'est pas bien loin qui a *ulcéré* ses chiens.

Le noir, l'autre, a-t-il une âme ? Le bien-pensant raciste mettant ainsi par la question, depuis toujours le différent en cause. *Ton âme*, autrement dit, ta subjectivation, ta jouissance, ton lien aux autres, ta parole, ton discours, cette âme *je la nie perversement en te déclarant différent.*
La politique du culturel construit aujourd'hui est l'imaginaire fantasmatique de ceux-là qui recréent un monde hégémonique. L'homme fabrique lui-même et son monde.

Il y a plus de 35 ans, j'étais psychologue à l'époque, je participais à une rencontre

avec des Européens de divers pays. Chacun devant faire vivre une expérience au groupe, je proposais à mon tour ceci : « écrivez votre épitaphe en usant d'un signifiant sonore ». Eh bien, l'Italien a parlé de mandoline, l'Espagnol de claquettes, l'Allemand de valse, le Belge de Brel, le Français des mélodies de la pluie et de la rosée. Je pensais naïvement alors, divergences de l'Union Européenne ; mais, dirai-je aujourd'hui, privatisation du symptôme et singularité du sujet.

Il y a 45 ans commença ce qu'on a appelé une guerre civile chez nous, dont la cause était précisément ce que les-dits-Grands avaient décidé de faire du Liban… Mais l'agonie est lente. *À petits pas* disait Kissinger.
Il me semble que des indigents favelas brésiliens évoqués sur l'IF, à l'élégante rue beyrouthine de Gemayzé pulvérisée, le signifiant *colonialisme* s'est réformé. Ne soyons pas Don Quichotte. Il s'agit aujourd'hui d'un sournois remodelage morphologique, de chirurgie géo-plastique des pays et des régions à l'image de l'Autre de l'autre. Les laissés pour compte, précisément ne comptent plus, ou alors que comme déchets ou comme rien. Nouveau décor, nouveau discours, détournement du discours du vieux maitre envers de la psychanalyse.

Contrairement à l'idée préconçue d'un âge d'or de la psychanalyse maintenant disparu, je dirai que la psychanalyse fut dès l'aube de *l'inconscient* en prise aux idées reçues et continue de l'être ; confrontation nécessaire dans la reconquête d'elle-même.
Réveiller sans cesse la psychanalyse, l'aiguiser, dans l'ouverture de nos singularités et de nos symptômes, n'est pas une sinécure, mais un défi. La psychanalyse entendue dans ce rapport fondamental du sujet à ce qu'il est et à ce qu'il n'a pas.

Soyons aujourd'hui LE psychanalyste qui parle.
Bienvenue à toutes et tous.

Je commencerais donc par introduire Marc Strauss, je n'ai pas besoin de le présenter, qui ne le connait ! Marc avec son grand cœur a organisé avec nous ces débats, une mise en chantier du dernier travail de Colette Soler sur *la reconquête du Champ Lacanien* ; il saura mettre dans son allocution le ton souhaité, et faire une *fenêtre-ouverte* à cette Journée qui s'annonce riche.

OUVERTURE DE LA JOURNÉE DU FCLL À BEYROUTH LE 10 OCTOBRE 2020

MARC STRAUSS

Ouvrir une journée est toujours un honneur mais c'est aujourd'hui et pour moi un honneur exceptionnel, car cette journée du 10 octobre est exceptionnelle :
- Pour commencer, malgré notre technologie qui pulvérise les frontières physiques, nous la disons « du Liban ». En dépit de l'empilement de malheurs qui écrasent ce pays, le Forum du Liban l'a voulue et il l'a menée à bien, avec une efficacité impressionnante, un grand merci à lui.
- Elle est exceptionnelle aussi cette journée par sa forme, une première je crois dans notre ensemble : consacrer une journée au travail d'un seul d'entre nous, une seule en fait, Colette Soler. Plutôt que de l'entendre clôturer la matinée comme nous en avons l'habitude depuis longtemps, nous allons avec sa participation consacrer notre journée à nous interroger à partir de son travail et je la remercie d'avoir accepté de se prêter au jeu.

Cette proposition que j'ai avancée peut-être, n'aurait pu se concrétiser sans l'adhésion immédiate et enthousiaste de ses organisateurs libanais, mes chers amis Léla et Mounir que je tiens à remercier ici pour leur engagement et leur loyauté sans faille.

Ouvrir une journée est un honneur mais c'est aussi une tâche, qui peut-être plus ou moins pesante, comme en témoigne le lapsus immortalisé par Freud. Pour moi, cette tâche est plus qu'un plaisir, c'est une joie, celle de prendre part à notre réunion d'aujourd'hui.

Colette Soler avait éveillé ma curiosité dans les après-midis que nous avions organisés aux printemps sur *Zoom*, par ses remarques critiques et ses éclairages sur notre position de psychanalystes dans le monde d'aujourd'hui.

Ces critiques et ces éclairages ont été développés ensuite, dans le texte qu'elle a présenté le 30 juillet 2020 à nos amis Polonais, celui que nous avons mis à l'étude pour aujourd'hui.

Beaucoup de points absolument fondamentaux y sont abordés, qui exigent que nous repensions jusqu'au statut même de notre discipline. Il me semble, et c'est ce que j'aimerais vérifier aujourd'hui, qu'ils nous donnent des appuis pour nous orienter et nous dispenser de trop de boniments, dont la vanité apparaît à beaucoup. Ce ne sont évidemment plus les boniments que Lacan dénonçait avec le moi fort, nous savons aujourd'hui l'absence de rapport sexuel, faisons l'éloge de la singularité, militons pour l'amour de la différence, mais tout cela ne nous éclaire pas beaucoup sur notre politique et ne renforce pas notre place dans la machinerie sociale.

Impossible là de décliner toutes les questions posées par ce texte, j'en retiens trois, qui feront pour moi la toile de fond de mon attention aujourd'hui.

La première s'adresse à tous. Il est en effet admis parmi nous que le discours contemporain est d'une dureté inédite dans l'Histoire, et il s'en déduit que le sujet, qui y est étouffé, souffre. Mais est-ce si vrai ? Le discours contemporain n'a-t-il pas réussi la prouesse de faire coïncider le symptôme avec les objets du marché, entraînant une adhésion des sujets qui relève moins de l'amour que de l'addiction, dans un

« toujours plus », toujours plus vite et plus fort ? Lacan pouvait encore faire la distinction entre les gadgets et les symptômes, rapporter une bagnole à une fausse femme. Mais aujourd'hui, chers *Zoomers*, que resterait-il de notre identité à chacun si nous cessions d'être appareillés à un écran, ordinateur ou Smartphone ? Comment alors plaider une cause, celle du sujet, dont personne ne veut car la réponse à la question qu'il pose est produite à chaque instant, par et dans le code ?

Code informatique, code génétique. Le déchirement de l'époque, Freud en avait senti les premiers ébranlements ; Lacan en avait reconnu les prémisses dans les camps. Élie Wiesel l'a décrit dans son livre-témoignage, *La nuit,* où le fils réduit son père à un corps encombrant dont il a souhaité la mort rapide et sans bruit. Dans la modernité, le statut de la sépulture n'a pas seulement changé, il a disparu en fumée et, malgré toute l'importance des travaux de mémoire, le fait a eu lieu et ne peut que se répéter.

D'où ma première question à Colette : le traumatisme de l'époque dont elle fait l'hypothèse, l'angoisse qui étreint le sujet contemporain et relègue au second plan le trauma sexuel qui a fait notre fonds de commerce, n'est-ce pas, avec la réduction du corps à un organisme biologique, celle aussi du corps au cadavre et du cadavre au déchet ? Et avec cela le règne de l'oubli et de la servitude consentie voire revendiquée ? Colette l'évoque en distinguant l'esclave et le colonisé d'hier du réfugié d'aujourd'hui, et nous avons tous en tête l'image de cet enfant mort, couché sur le ventre, seul sur le sable d'une plage de la Méditerranée. Loin de la Pieta, loin de l'appel rêvé au père, cette angoisse contemporaine pousse à profiter de l'instant, de l'« *instangram* » dont le discours régnant a justement fait son fonds de commerce. À quel titre et comment résister à ce traumatisme nouveau ?
Question subsidiaire : comment peuvent s'organiser des liens sociaux si aucune figure, aussi défaillante soit-elle, ne peut venir à incarner la fonction paternelle ?

La seconde question porte sur la lutte pour l'hégémonie des jouissances. Qu'est-ce qui peut réguler encore ces luttes si les jouissances affichent leur autisme sans masque, sans le semblant des discours constitués qui réservaient sa place à l'impossible ? Peut-on encore parler de luttes, ou faut-il parler de pur et simple affrontement, sans limite ni mesure ? Et comment alors assurer un espace où le ratage programmé de la jouissance peut se dire et se vérifier ?
D'autant plus que nous sommes aussi, que nous le voulions ou non, captifs du discours dominant, que la psychanalyse est inévitablement aussi un escabeau et que par conséquent cet affrontement des jouissances est interne à chacun, nous divise tous.

Creusons donc aujourd'hui cette division, grâce et avec Colette, grâce et avec tous ceux qui ont accepté d'intervenir et d'assister. Merci pour votre attention, je déclare ouverte cette journée du 10 octobre au Liban, et fais place aux exposés et aux échanges.

COMMENT ASSURER LA PRÉSENCE DE LA PSYCHANALYSE DANS LES DISCOURS DU XXIe SIÈCLE ?

PATRICK BARILLOT

Le titre de mon intervention reprend la question posée par Colette dans son texte : comment assurer la présence de la psychanalyse dans les discours du XXIe siècle ?

Je condense une partie de ce que Colette Soler déploie dans son texte afin de situer le degré de difficulté de la question.
Cette question de savoir comment la psychanalyse peut avoir une incidence dans la société, au-delà des cures, est une préoccupation clairement énoncée dans la proposition de 67 sur le psychanalyste de l'École. Lacan espérait que du savoir produit à partir du dispositif de la passe, se produise des effets dans le social selon la thèse que c'est de la psychanalyse en intension que dépend son extension. En 1979, il fera le constat de l'échec de cette entreprise à produire les effets politiques qu'il en attendait.
Avant de commencer à examiner quelles voies s'offrent à nous pour aborder la question, un constat s'impose. Autant la psychanalyse, telle que Freud l'a doctrinée, a marqué son époque et spécialement sa doctrine de l'Œdipe, autant les avancées de Lacan sur l'au-delà de l'Œdipe freudien n'ont pas eu d'incidence, ou très peu en tout cas, dans la culture de la fin du XXe siècle et au niveau du réel de la politique. Et en ce début du XXIe siècle, déjà bien entamé, il en va de même, malgré tous nos efforts pour maintenir vivant l'enseignement de Lacan.
L'enjeu est donc de taille et le défi considérable.

Pour l'affronter, deux voies s'offrent aux psychanalystes.
Celle de la voie militante, qui épouse les nobles causes en s'associant aux revendications de défense des peuples ou sujets ségrégés, exploités ou opprimés, au gré des évènements que l'actualité produit. Elle peut être institutionnalisée, comme à l'AMP, ou bien relever d'initiatives personnelles comme ailleurs et chez nous. Ce n'est pas celle qui emporte nos faveurs car la question de sa réelle efficacité politique se pose. Et puis il y a un danger, celui de voir le discours analytique perdre de sa subversivité par effet de dissolution dans les autres discours de revendication.
Et vouloir soutenir ainsi la présence de la psychanalyse dans le monde, avec comme seule arme un bréviaire des maximes de Lacan, risquerait de nous faire glisser vers une sorte de théologie de la libération. Et la question se posera de savoir d'où l'on parle et pourquoi, soit celle de notre dire.
L'autre voie défendue dans ce texte de la « Reconquête » pour une incidence politique de la psychanalyse hors la cure est celle de l'expansion de l'acte. J'aime bien cette expression qui dit qu'au-delà de l'acte analytique dans la cure, le psychanalyste peut le rester dans son acte mais appliqué au champ lacanien, celui des jouissances qui sont impliquées dans l'organisation des sociétés. C'est une politique de l'interprétation qui ne vise pas le commentaire des évènements mais d'aller à la cause des phénomènes.
Ça nécessite une capacité d'analyse des causes que seule une distanciation d'avec les évènements permet. Aller à la cause des phénomènes, oui mais comment ?

Pour l'analyse des causes, on peut s'appuyer sur ce que Lacan a développé des discours comme forme du lien social. Discours qui nous donnent la matrice des types

de régulation des jouissances.
C'est d'ailleurs souvent ce que nous faisons avec cette tendance à voir la cause des phénomènes qui font le malheur de l'humanité se loger dans le discours capitaliste. Comme il est dominant, on a une pente à lui attribuer tous les malheurs de nos sociétés. N'a-t-on pas essayé de lui faire porter la responsabilité de la pandémie ? Je me suis dit qu'il devait y avoir une raison autre, que d'être perçu comme la cause de ce qui ravage nos sociétés, à le convoquer à tout bout de champ. J'en vois une explication dans ce que Colette note des changements des rapports du discours analytique au discours du maître. L'époque de l'élaboration des quatre discours était celle où la psychanalyse se situait comme l'envers du discours du maître qui régulait alors l'ordre social. Depuis, le discours du maître a pris du plomb dans l'aile dans certaines parties du monde alors que dans d'autres il est en pleine expansion. En tout cas là où il n'est plus maître de l'ordre social, l'ordre capitaliste domine et la psychanalyse n'en est plus l'envers. Elle est son contraire, son opposé, nous dit-elle et j'ajoute que, par conséquent, la psychanalyse tend à s'y opposer.
Cependant convoquer un discours n'est pas suffisant pour l'interprétation des phénomènes. Avoir la matrice d'un type de jouissance ne permet pas à elle seule l'acte analytique.
Prenez le discours hystérique qui donne la structure de l'hystérie, on le suppose stable. Mais il ne dit pas quelles formes cliniques l'hystérie prend dans les différentes sociétés et époques. Formes qui sont très changeantes au point que certains ne les repèrent plus, comme si l'hystérie avait disparue.
C'est analogue avec le discours capitaliste. On considère qu'il donne la structure de nos sociétés capitalistes mais il ne dit pas qu'elle en est le modèle économique, qui varie selon les époques et les cultures. Ne confondons donc pas le modèle économique avec la structure du discours capitaliste. Ces modèles ne sont pas tous, et de loin, équivalents puisque ces systèmes dépendent d'autres facteurs : historiques, culturels.

Aussi paradoxal que cela puisse le paraître, le modèle communiste de l'ex-URSS relevait aussi du discours capitaliste mais comme l'ont bien montré des auteurs de l'époque de Marx, la différence avec le modèle de l'économie capitaliste tenait dans ce que le capital était aux mains de l'état.
Depuis que Lacan en a défini sa structure, les modèles économiques que ce discours engendre ont bien évolués. Aujourd'hui les modèles européens sont bien différents du néolibéralisme américain ou du modèle administré chinois.
Alors on peut tous être d'accord pour dénoncer les excès des économies capitalistes, ce dont on ne se prive pas, mais pour quelles conséquences ?
Et puis le psychanalyste, souvent prompt à le faire, n'est pas très bon joueur car sur les bénéfices qu'il en retire personnellement, il est muet.
Et quand on est vent debout contre le discours capitaliste, la mondialisation, il faut quand même savoir ce que l'on vise. Si c'est le réel de ce discours qu'il faut contrer, il faut être certain d'avoir les bonnes armes.
On peut donc être dubitatif sur les conséquences de ces dénonciations. Et en sortir de ce discours comme possibilité pour l'analyste, ce qu'avançait Lacan, ne peut l'être qu'à titre individuel, en rapport avec ce qui oriente notre désir, ce qu'il vise.

Je ne pense pas qu'il envisageait une sortie collective de l'économie de marché comme certains ont pu le rêver.

Alors de quoi peut se soutenir la présence de l'analyste dans la société pour y faire entendre une différence ? En quoi ce qu'il dit pourrait faire sortir la psychanalyse de son extra territorialité, i.e. que le discours analytique ait sa place, certes particulière, dans les différents discours ?
Des espoirs affichés dans la *Proposition sur le psychanalyste de l'École* de toucher à l'ordre des liens sociaux régulés par le discours du maître, Colette nous dit que Lacan en a rabattu en raison de la domination de l'ordre capitaliste. Et d'une incidence politique de la psychanalyse qui visait le collectif, Lacan est passé à l'individuel de ceux qui viennent à la psychanalyse.
Mais cela rend-il pour autant caduque la possibilité de l'exportation de l'acte en dehors de la cure ? La question est posée et elle n'est pas fermée. Le texte de Colette nous renvoie à la figure du saint homologuée à l'analyste. Avec cette interrogation sur la possibilité de reconquête du champ lacanien qui ne passerait que par ce que produisent les cures elles-mêmes.
Cette idée m'a fait penser à un autre espoir mis par Lacan, lors de la création de son École, sur les psychanalystes de celle-ci. Il évoquait un style de vie. Ça figure dans le préambule de l'acte de fondation de l'EFP en 1964 dans lequel il est dit que l'École entend donner son champ à la mise en cause du style de vie (celui du psychanalyste on suppose) sur quoi elle débouche[1].
C'est une formule un peu contournée qui laisse entendre que l'École peut imprimer un style de vie aux analystes qui s'y engagent. Il sera beaucoup plus explicite sur ce point dans un séminaire fermé du 27 janvier 1965 : « une École, si elle mérite son nom, au sens où ce terme s'emploie depuis l'Antiquité, c'est quelque chose où doit se former un style de vie[2]. »

Cette idée de l'École où se forme un style de vie n'a pas connu un grand succès.
Plus tard, dans l'Étourdit, il est surtout question des suites qu'individuellement on donnera dans sa vie, au terme de son analyse. Chacun, dit-il, saura se faire une conduite, qui sont plurielles[3], de sa confrontation aux trois dimensions de l'impossible telles qu'elles se déploient dans le sexe, le sens et la signification.

De là une question : cette promotion de la figure du saint est-elle un retour à ce style de vie, qui touche le collectif, dont il attendait que les analystes de son École soient marqués ?
Autrement dit, cette position de l'analyste dans la cure peut-elle se reproduire hors

1 « À nous en tenir au malaise de la psychanalyse, l'École entend donner son champ non pas seulement à un travail de critique : à l'ouverture du fondement de l'expérience, à la mise en cause du style de vie sur quoi elle débouche. » (Lacan, 1964).

2 Séminaire Livre XII, *Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse,* 1964-1965, Leçon du 27 janvier 1965 (Séminaire fermé).

3 L'Étourdit : « De tout cela il saura se faire une conduite. Il y en a plus d'une, même des tas, à convenir aux trois dit-mensions de l'impossible telles qu'elles se déploient : dans le sexe, dans le sens, dans la signification. » (Lacan, l'Étourdit).

la cure, et peut-elle devenir un style de vie de l’analyste ?

TABLE 1 – COMMENTAIRES ET QUESTIONS

UN MOMENT DE DÉPRIME

NATACHA VELLUT

Après la lecture des trois textes de la table *La psychanalyse dans le discours et dans le siècle,* je ressens quelques affects de découragement, de déprime, de scepticisme… La place de la psychanalyse dans le monde ne me paraît ni évidente ni assurée.

Notons que Lacan met en garde contre une forme d'enthousiasme vis-à-vis de certaines élaborations. En 1967 à Rome, il note que le « rien d'enthousiasme » qui l'avait saisi et qui avait accueilli son discours de 1953 rassemblé sous le titre *Fonction et champ de la parole et du langage dans la psychanalyse*, que ce « rien d'enthousiasme » avait « gâché » ses propos, les avaient empêtrés dans une vision psychologisante. Mon moment de déprime serait-il de meilleur augure ?

Dans le texte de Myrna Chawbah, titré « Les enjeux de la demande de guérir et le désir d'exister dans notre civilisation capitaliste : entre la mise en jeu de la « guérison » du symptôme et l'identité en/je », je bute sur la question du corps réel, cet organisme que la médecine prend en charge. Je me rappelle avoir reçu des personnes lourdement handicapées, piégées dans leur fauteuil roulant. Leur entrée dans le discours analytique n'allait pas du tout de soi. Leur corps, dans son versant d'objet réel soumis de fait aux traitements et manipulations des soignants, m'avait semblé un obstacle sérieux à toute production d'une demande analytique.
Ma question pour Myrna est donc : comment la psychanalyse pourrait faire le poids face à cette offre grandissante de santé, ce discours médical, qui visent la survie du corps, l'éradication des maladies, l'éloignement de la mort ? La psychanalyse a-t-elle pour visée d'offrir un autre corps que celui de l'organisme biologique ?

Margarita Nikolaïdou, dans son texte « De l'impossible à transmettre », évoque nos lieux d'élaboration, nos lieux de transmission même si la transmission se présente comme impossible. Margarita Nikolaïdou convoque notre école et nos forums. Si ces lieux ont une place, une place importante, vitale, dans nos cœurs et dans nos emplois du temps, ont-ils encore une place dans le monde ? La psychanalyse est bien mal en point dans les universités, dans les cursus de formation des psychologues, et ne parlons pas des cursus de formation des psychiatres, tout au moins en France. Je ne sais pas ce qu'il en est en Grèce ou au Liban mais je ne m'attends pas à une aimable surprise !
Lacan en 1964, dans l'Acte de fondation de l'École Freudienne de Paris (EFP), compare les écoles à « certains lieux de refuge, voire base d'opérations contre ce qui déjà pouvait s'appeler : malaise dans la civilisation[1]. » Ma question à Margarita est la suivante : notre école n'est-elle plus qu'un refuge ? Ou, dit autrement, est-elle encore — l'a-t-elle jamais été ? — une base d'opérations ? Sachant comme le conçoivent les militaires que les opérations sont extérieures, des « opex » comme disent les initiés.

1 « Le terme d'École est à prendre au sens où, dans les temps antiques, il voulait dire certains lieux de refuge, voire base d'opérations contre ce qui déjà pouvait s'appeler : malaise dans la civilisation. » Jacques Lacan, Acte de fondation de l'EFP, 21 juin 1964.

Quant au texte de Patrick Barillot, intitulé « Comment assurer la présence de la psychanalyse dans les discours du XXIe siècle », il s'en remet au final à la sainteté ou au style de vie des analystes… Je ne peux m'empêcher de penser : on est mal barrés ! Je me rappelle cette phrase de Lacan quand il évoque la fin de l'École Freudienne de Paris : « je n'attends rien des personnes…[2] », et je note avec intérêt les écarts de formulation entre 1964 et 1980, entre la fondation et la dissolution de l'EFP.
Je suis saisie en lisant le texte d'une intervention de Lacan aux Mardis du Vinatier en 1967[3] de l'importance que Lacan donne à la notion de « place », cette place d'où il enseigne : « je suis venu à cette place qui me met en posture d'enseigner ». Il la spécifie d'accidentelle. La place où Lacan a été poussé est le trou dont tout le monde parle et où personne ne veut basculer. Serait-ce la place à trouver, à retrouver, pour qu'on ait des échos de la psychanalyse dans le monde ? Voici ma première question à Patrick.

Ma deuxième question à Patrick porte sur le discours du capitaliste présenté comme le discours qui structure nos sociétés occidentales contemporaines. J'ai une difficulté, et même des difficultés, avec ce discours. Pour résumer, je me pose la question de savoir si le discours capitaliste est vraiment un discours au sens d'un ordre, d'un ordonnancement, d'une structure. D'une part, ce discours ne fait pas lien social. D'autre part, il s'affranchit des règles d'ordonnancements des places entre elles, il modifie les orientations vectorielles des quatre discours par ailleurs promus par Lacan : les discours du maître, de l'universitaire, de l'hystérique, de l'analyste. Lacan présente le discours capitaliste comme une sorte de déviation du discours du maître, du maître antique qui se spécifie de liens juridiques entre sujets, liens qui distribuent des places, assignent des devoirs et des droits, au maître moderne qui se présente comme le maître des satisfactions directes, sans nécessité de liens, pouvant même transgresser la loi. Cette déviation du discours du maître permise par le discours capitaliste atteindrait par ricochet et mettrait en difficulté le discours de l'analyste qui ne pourrait plus être l'envers du discours de ce nouveau maître. Ma question se précise : le discours capitaliste n'est-il pas, plutôt qu'un discours qui ordonne et prescrit des liens sociaux, un mouvement ? Une force ? Le nom d'une pulsion aux buts sans cesse renouvelés ?

2 « Je n'attends rien des personnes et quelque chose du fonctionnement. » Jacques Lacan, Dissolution, séminaire du 15 janvier 1980.

3 Le texte est reconstitué d'après l'enregistrement d'une conférence de Jacques Lacan au Centre hospitalier du Vinatier, conférence dont le titre était « Place, origine et fin de mon enseignement. »

LES ENJEUX DE LA DEMANDE DE GUÉRIR ET LE DÉSIR D'EXISTER DANS NOTRE CIVILISATION CAPITALISTE : ENTRE LA MISE *EN JEU* DE LA « GUÉRISON » DU SYMPTÔME ET L'IDENTITÉ *EN/JE*

MYRNA CHAWBAH

La psychanalyse serait affectée par notre civilisation contemporaine envahie par le culte de la vitesse et de la performance, comptant sur des effets rapides mais qui pourraient être fragiles.
Serait-ce un déclin ? Ou serait-ce une incitation à un soulèvement dans le sens d'une nouvelle compréhension des théories et leur évolution ? Quiconque ayant le désir de la psychanalyse serait responsable d'une quelconque contribution, chacun à sa façon d'exister et selon le désir et la subjectivation.

En fait, mon intervention sera une simple réflexion autour de ce que Madame Soler a dit du constat de l'impérialisme de la biologie dans la civilisation contemporaine. Ce que je vais proposer portera sur le triptyque « guérison, symptôme, identité » dans la psychanalyse versus « guérison, symptôme » dans les sciences médicales, approchant une problématique qui pourrait en résulter : Où serons-nous demain avec cette course aux inventions de la science qui pourraient faire du parlêtre un objet ? Quel est l'enjeu de la psychanalyse pour « son » sujet, en tant que manque à être ? Risquerait-il d'être englouti par le pouvoir des technologies modernes ?

Selon Foucault, la société devient « une machine à guérir » et cette demande de guérison émane de ces micro-pouvoirs qui sont en faveur des technologies et des industries du vivant. Lacan parle d'un franchissement irréversible qui réduit cette dimension autrefois sacrée du geste humain d'un guérir, pour entrer dans les espaces d'une science expérimentale généralisée. Une science qui a besoin, rappelait-il, de cobayes, pour essayer différentes techniques de conditionnement. « Le médecin est requis dans la fonction du savant physiologiste, mais il subit d'autres appels encore : le monde scientifique déverse entre ses mains le nombre infini de ce qu'il peut produire comme agents thérapeutiques nouveaux chimiques ou biologiques, qu'il met à la disposition du public et il demande au médecin, comme à un agent distributeur de les mettre à l'épreuve[1]. »
Lacan souligne par ailleurs que le patient demande au médecin de le reconnaître à travers son symptôme et lui réserver une place dans le discours pour se dire et exprimer son mal : « La guérison, c'est une demande qui part de la voix du souffrant, d'un qui souffre de son corps ou de sa pensée. L'étonnant est qu'il y ait réponse, et que de tout temps la médecine ait fait mouche par des mots[2]. »

De même, Lacan a fait la distinction entre besoin, demande, désir et parle d'une « structure de faille qui existe entre la demande et le désir ». Or, le ravalement du désir sur la demande, et de la demande sur le besoin semble conduire à une sorte d'inflation et d'exacerbation de celle-ci, laquelle tournerait à « l'exigence », à une santé en plus.
Ainsi, la médecine de la civilisation contemporaine s'attache par sa technicité à un certain déni de l'impossible : elle refuse la perte et veut faire disparaître le manque, elle veut faire du plus avec du moins. On la voit s'intéresser à l'objet corps et elle

1 LACAN J., « Psychanalyse et médecine », in *Lettres de l'École freudienne,* no 1, 1967, p. 34-51.

2 Ibid.

tend à prétendre guérir le symptôme par un traitement de masse et des machines. Ce symptôme qui est une manifestation de la vérité « représente le retour de la vérité comme tel dans la faille du savoir[3] ». Il est une manière pour que le parlêtre puisse jouir de son inconscient. Il s'agit donc en psychanalyse de dénouer le symptôme, savoir y faire, s'y identifier et ne pas le faire disparaître.

Dans notre civilisation capitaliste, le symptôme « freudien » est dénoncé, il est ce qui n'a pas de sujet mais dont la cause se trouve dans l'organique, le biologique et le génétique. Les troubles sont mesurables et les critères de diagnostics sont uniformisés. On assiste alors à une clinique adaptative qui vise à faire taire le particulier du symptôme et rien savoir sur sa vérité.
Or, notre symptôme est notre rapport singulier à l'existence, il est notre identité qui ne se formule pas à travers une généralité, une pluralité. Il est l'expression d'un « Je » renvoyé à son propre mystère, un « Je » qui est aussi *un Autre*, un « Je » qui échappe à la réalité. Ce « Je » ne se caractérise pas par une certitude identitaire, ni par le sentiment d'être normal, mais par une certaine « assomption de la perte » qui nous permettra d'assumer notre singularité et nous rendre à notre vérité.
En insistant sur le fait que l'apport de la psychanalyse aurait été d'autoriser le sujet à découvrir son désir et à aller au bout de lui-même, Lacan lui assigne — à la psychanalyse — le pouvoir d'amener le sujet à reconnaître que le désir est un désir de mort.

Ainsi, en prenant en considération l'actualité du malaise contemporain, on cherche à appréhender comment ce changement de l'économie de la jouissance et du désir dans notre civilisation capitaliste, a ses portées sur la place et la fonction du symptôme. Somme toute, la demande de guérison se trouverait empreinte d'emprise et de leurre et une solution erronée quant à l'achoppement du désir puisqu'elle est dans la négation de la castration, la castration ultime qu'est la mort. Cette négation de la castration est mise en avant par la création des désirs artificiels prônant l'adaptation à un social leurrant. Ainsi s'enchevêtrent et se constituent dans le champ de la guérison, une logique du marché et de la consommation des médicaments, transformés le plus souvent en des cosmétiques d'une santé abusive. On ne veut plus guérir d'une maladie actuelle, mais guérir au futur et du futur.

Dans ce parallélisme entre la psychanalyse et les sciences médicales, il y a l'acte qui prétend guérir le symptôme et l'acte psychanalytique qui fait avec le symptôme. La médecine s'exerce sur un sujet considéré comme un objet. L'enjeu de la psychanalyse est la sauvegarde de la subjectivité. Mais cette subjectivité pourrait-elle être compromise, par exemple dans l'avenir par un corps cybernétisé ? Ou le sujet va-t-il faire sa révolution et demeurer tel malgré cette objectivation de l'humain ?

Au bout du compte et face à un jouir du corps marqué par la biotechnologie, la psychanalyse se trouverait responsable pour deux raisons :
La première, son pouvoir d'affirmer qu'il y a toujours des effets de guérison et un

3 LACAN J., « Du sujet enfin en question », p. 234.

espace de soins autres que les visées de la biotechnique.
La deuxième, elle est invitée à chercher une nouvelle façon de résister à ce nouveau malaise dans la civilisation, ce qui est en fait l'un des buts de ce que Madame Soler propose pour la reconquête de la psychanalyse et notre présence aujourd'hui en est aussi l'une des preuves.

Bien entendu, les technologies de pouvoir exigeraient une nouvelle élaboration de ces nouvelles questions et à la fin on peut se permettre d'aller loin et de poser curieusement une question : comment penser au moyen de repères théoriques habituels les modalités inconscientes d'un cyber corps ?

DE L'IMPOSSIBLE À TRANSMETTRE ?

MARGARITA NIKOLAIDOU

Bonjour à tous ! Tout d'abord, je souhaiterais remercier le comité scientifique et le Forum Libanais pour l'organisation de cette journée de travail, ainsi que pour l'invitation à y participer.

La question que je souhaiterais développer aujourd'hui trouve son point de départ au texte de Colette Soler *Reconquête du Champ Lacanien ?* Il s'agit d'un texte de grande importance en ce moment, du fait qu'il lance un nouveau débat sur la politique de la psychanalyse dans le discours contemporain du XXIème siècle.
Plus précisément, ce qui a attiré mon attention est le passage où elle pose la question : que peut-on en dire 53 ans après le texte de Lacan prononcé à Rome en 1967, *Psychanalyse : Raisons d'un échec ?*[1], où Lacan a parlé de l'échec de la psychanalyse jusqu'à ce moment « de dénouer la pensée analytique » ?
La question se pose pour nous : comment s'aiguiller à l'heure actuelle au niveau de notre orientation politique ? Que peut-on dire quant à notre pratique analytique ? De la psychanalyse de l'intension à celle de l'extension ?

Il y a *un savoir qui échoue* dans la psychanalyse, c'est cela qu'on saisit dans une cure analytique, qu'il n'y a pas de certitude préétablie.
Au moment où le texte *Raisons d'un échec* a été écrit, Lacan faisait la critique que les psychanalystes de son époque parlaient peu de la formation de l'analyste didacticien, et de ce qui se produit à la fin d'une cure quant à la docte ignorance.
Alors que dans sa *Proposition pour le psychanalyste de l'École* du 9 octobre 1967, il introduisait une nouvelle perspective du lien épistémique entre analystes, à partir du réel qu'on rencontre dans une cure, qu'il nomme du *non su*, de l'inconscient. Il avance le dispositif de la passe comme une nouvelle perspective quant au recrutement des analystes dans le collectif analytique : recrutement effectué à partir de la logique du un par un.

Cette question se pose actuellement dans nos échanges dans la communauté de forum : « Un par un » ne renvoie pas simplement à ce que chacun pense comme sujet particulier pour la psychanalyse. Il s'agit plutôt d'une logique avancée par Lacan, comment faire ensemble à partir de ce qui se produit comme effet d'une cure, différent et propre à chaque un, à partir du déchiffrage de l'Un, de ce qui était souffrance énigmatique pour le sujet au départ. Il s'agit d'une mise en sériation des uns dans la communauté pour faire École fondée sur ce qui advient comme savoir à la suite d'une cure et ses effets tant à l'individu qu'au collectif, en y apportant du nouveau aux tissages de transfert d'élaboration sur la clinique psychanalytique et le savoir insu.

Comment peut-on parler du dénouement qui peut avoir lieu à un moment dans une cure à partir de la pratique analytique ?
L'analyste supporte le transfert, c'est lui qui donnera consistance à l'acte analytique, en donnant au transfert *son véritable nœud dans la fonction du sujet supposé savoir*

1 J. Lacan, *La psychanalyse. Raisons d'un échec.* In Autres Écrits, p. 341. Éd. du Seuil.

de l'existence de l'inconscient. Sinon le transfert ça serait une pure obscénité, redoublée de bafouillage[2].

L'entrée à l'analyse se fait par l'entrée de l'analyste, au moment où par son acte il fait signe qu'il y a un savoir supposé qui fait énigme dans les dits du sujet qui lui sont adressés. Donc, à la demande, c'est par la question de l'introduction d'un manque que l'analyste répond. Son acte vise qu'il ait de l'aperçu de la part de l'analysant d'Autre chose..., du savoir inconscient, à la place de la demande de la réponse, de l'entente mutuelle dans la compréhension. Dans le transfert, par l'association libre, la parole analysante bute sur ce qui fait limite pour le sujet au niveau du langage. Il y a du non-sens qui glisse dans la chaîne signifiante, en produisant des effets sur le corps, de l'angoisse, du symptôme.
C'est l'amour qui se met à la sellette, dans le transfert, reprend Lacan dans *L'Acte*. Il cite Freud (son texte d'autobiographie) et le moment où sa patiente hystérique s'élève après une séance d'hypnose, elle l'embrasse au cou. Face à cette hainamoration dans le transfert, Freud s'exprime : c'est à un Autre qu'elle s'adresse, « Il ne s'agit pas de moi ».

De cette prise de position dans le transfert par l'analyste, c'est l'acte de foi de l'analysant qui s'ébranle à ce sujet supposé savoir, qui incarnerait un Autre Tout. Le non de l'analyste introduit qu'il y a du pas-tout, qu'il y a de la castration.
C'est plutôt de l'emprise de l'objet qui est en question. L'analyste prend acte de cet objet qui est là, dans l'ombre du non être, qui porte ses effets sur le corps parlant par les diverses distributions des objets pulsionnels, le regard, la voix....
Par la mise en attente dans le transfert, par l'acte d'un dire silencieux, c'est une offre à ce qu'il y ait une élaboration de ce qui fait nœud de jouissance, nœud de l'irreprésentable du savoir inconscient.

Une analysante fait le récit d'un rêve : il s'agit de la rencontre avec son ancien compagnon. Dans la même chambre, il y a une femme avec lui. Elle est aveuglée de ce qui fait retour pour elle, de l'échec d'être avec un homme.
Il y a un arrêt, elle s'adresse à l'analyste qui lui propose de parler à partir de ce qui lui vient dans la tête : elle reprend la scène, dans le récit il y a le nom d'un produit de consommation qui survient, produit qu'elle est prête à avaler, elle arrête. Il y a un effet d'effroi en elle, un effet d'effroi qui divise le sujet, et s'apprête à se perdre dans le désarroi.
Dans ce *pas de deux*, il y a une résonance du mot du nom du produit de consommation qui revient, la voix de l'analyste qui répète *lâche ça*. À la place de l'effroi, il y a un étourdissement comme un effet de réveil, par la signification autre... qui tombe dessus.
En donnant ainsi de la relance pour un *pas de deux,* comme à la danse entre analyste analysant, un passage s'est produit du rapport au sens au *pas de sens*, quelque chose s'est subvertit — à l'affect de l'effroi, c'est la surprise qui saisit le corps parlant. Du moment de la mise à plat de quelque chose qui s'est nommé, des questions ont

2 J. Lacan, Séminaire *L'acte analytique,* 1967 – 1968, p. 93-94, éd. ALI.

émergées pour le sujet dans l'analyse sur ce qui se dénoue pour lui aux moments de séparation, les points d'attache énigmatiques à l'Autre parental.

Du dénouement dans le dispositif analytique, on retrouve de nouvelles élaborations à partir du séminaire *RSI*[3] (1974-1975), qui apportent du nouveau à la pensée analytique. L'impossible, en tant que réel est de l'ordre du non représentable. Il prend une écriture possible par le nœud borroméen avec ses trois consistances du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique. Dans le dispositif analytique, l'Impossible, c'est le réveil du réel, l'expulsé du sens qui revient. L'interprétation de l'analyste par son acte a à tenir compte de ce qui *opère sauvagement* par le symptôme dans la cure[4].

Dans une cure analytique quelque chose se trace à partir d'un effet de dire de la parole analysante qui circule entre les dits, quelque chose se bricole d'une séance à l'autre : des traces de l'inconscient d'un savoir sans sujet.
J'ai fait ce dépliement à la suite de la question posée par Colette Soler, à partir du texte de Lacan sur les *Raisons d'un échec de la psychanalyse*, « de penser le dénouement analytique ».
Dans son texte, elle dit que dans chaque pays, culture, langue, il y a une autre histoire. En 1998, y a eu un risque de l'arrêt de possibilité de penser la psychanalyse suite à la crise dans l'AMP, qui a eu comme effet après la scission, la création d'un nouveau champ épistémique, celui du Champ Lacanien.
À l'époque, j'étais jeune dans la psychanalyse et notre groupe lacanien en Grèce aussi. L'histoire de la psychanalyse dans mon pays a commencé à peine dans les années 60. La création de ce nouveau champ épistémique et la mise en élaboration de la clinique des jouissances a ouvert avec les forums, un espace possible de rencontre et de mise au travail à plusieurs sur ce qui nous interroge à partir de notre expérience psychanalytique. Pour ma génération, cet espace de parole sur la psychanalyse nous a donné la possibilité de sortir d'une impasse.
La création des Forums du champ lacanien, de l'École par Colette Soler et les membres fondateurs, l'orientation avancée par son enseignement et ses nouvelles réflexions sur la psychanalyse, sur la politique de l'acte et le réel de l'inconscient ont frayé de nouvelles voies de transmission dans le collectif. Ce nouveau départ à l'époque a eu des incidences politiques déjà sur les directions de la cure.
À la dernière crise économique et sociale de 2011, il y a un fort malaise vécu par la chute brutale des idéaux et des semblants, des liens sociaux entres les corps parlants. À l'époque, nous avons pu tisser de nouveaux liens par le transfert d'élaboration dans des cartels et même des cartels internationaux.
Il y a de l'impossible à transmettre, auquel on se cogne pendant un temps et c'est par un désir de recherche à creuser sur ce qui fait question encore que quelque chose peut se produire de nouveau. Il y a transmission d'un savoir troué qui circule au sein de l'École.
Aujourd'hui, suite à la pandémie qui est arrivée en février 2020, les mesures prises

3 J. Lacan, Séminaire *RSI,* 1974 – 1975, Leçon IV, du 21 Janvier 1975, p. 59, éd. ALI.

4 Idem, p. 63. « L'étrange, c'est que cela que le symptôme opère sauvagement. Ce qui ne cesse pas de s'écrire dans le symptôme relève de là. »

de la mise en « distance sociale », les morts et la souffrance ont introduit des transformations violentes dans notre rapport à la vie et la perte, le lien à la jouissance. Des transformations violentes submergent dans le champ du travail, de la rencontre des corps parlants.
Il y a un nouveau malaise. La voix du maître installe de l'Un, par la répétition du même dans un rythme monotone. Pourtant, il y a des cures qui se poursuivent, des « cas en urgence » font appel à l'analyste en un moment où un sujet se trouve dans une solitude face à ce qui le trouble et il cherche un interlocuteur.

À l'heure actuelle, comment peut-on s'y mettre à creuser à plusieurs sur la question de ce réel, en prenant en considération que ce qui change, ce qui vient n'est pas pareil qu'avant pour certains sujets ?
Comment contrer ce réel qui nous tombe dessus du discours dominant de notre époque et des nouveaux effets de ségrégation qu'il produit, pour qu'on ne se retrouve pas dans le repli et les effets de groupe ?
Comment peut-on explorer de nouveau la logique *du un par un* pour que des liens épistémiques et d'élaboration se tissent dans la communauté des forums qui introduiront une nouvelle réflexion pour la politique de la psychanalyse et l'expansion de l'acte ?

L'EXEMPLE DE LACAN

DAVID BERNARD

Le bruit ne convient pas au psychanalyste,
et moins encore au nom qu'il porte et qui
ne doit pas le porter[1].
J. Lacan

Je pars de ce que Colette Soler nomme « l'exemple Lacan », pour questionner ce que celui-ci peut nous enseigner sur les rapports entre psychanalyse et politique. Ma première remarque concerne le risque que comporte, de structure, cette articulation entre psychanalyse et politique. Lacan en donna la raison : interroger ce qui se passe dans le monde, pousse à dire… des conneries. À cet égard, l'histoire des dérives des psychanalystes, et de leur désir, serait à questionner non seulement dans la pratique, mais aussi sur le plan politique. Je vais à l'argument structural, que Lacan dévoile en s'arrêtant à notre position de lecteur de journal. Quoi de plus exemplaire en effet, pour questionner notre rapport au monde, que cet instant où nous prenons de ses nouvelles ? Sauf que, à cet instant justement, c'est le petit « philosophe qu'il y a en chacun[2] » de nous, avance Lacan, qui pourra se réveiller. Et pourquoi ici parler d'un philosophe, si ce n'est pour dire le contentement que nous aurons à retrouver en ces pages notre propre vision du monde, celle-là même à laquelle nous conduit notre fantasme, toujours la même donc. Raison pour laquelle le plus souvent, nous feuilletons le journal, passant d'une nouvelle à l'autre sans guère nous en émouvoir, sinon « vaguement ». Le monde, avec sa forme idéale de sphère, de globe, est un produit du fantasme, autant que du discours du maître. Son principe est : *Circulez… y'a rien à voir,* à commencer par ce qui s'y produit d' « immonde[3] », le réel.

Pour recouvrir ce qui apparaîtrait comme *im-monde,* chacun pourra alors s'empresser, à partir de sa vision du monde, de déverser du sens. Telle est la définition lacanienne de la connerie : tenter de boucher par le sens, le trou du réel, et de le faire passer pour le sens comme-Un. De là à fabriquer un message à adresser à tous, il n'y aura qu'un pas, à l'occasion franchi, pour la bonne Cause. Pour celle dite freudienne, Lacan s'y refusa toujours : « Je ne fais, pour qu'il y ait des analystes, aucune propagande. (…) Le mot de propagande est vraiment associé, depuis longtemps, à l'idée de foi[4] ». Derrière ledit silence de Lacan s'agissant de questions politiques, il y a notamment ce refus de faire du « bruit[5] », de dériver vers un discours de propagande, quelle qu'elle soit, laquelle ne pourrait sinon que participer aux effets d'endormissement que comporte toute suggestion. Face à ce qui fera évènement social, il ne peut donc s'agir de se placer pour ou contre, ainsi que nous y enjoint le règne de l'opinion, pas plus que de partir au combat pour telle ou telle cause.

1 J. Lacan, « La psychanalyse. Raison d'un échec », in *Autres écrits,* Paris, Seuil, 2001, p. 344.

2 J. Lacan, « Télévision », in *Autres écrits, op. cit.,* p. 536.

3 J. Lacan, « Conférence de presse au Centre culturel français », Rome, le 29/10/1974, inédit.

4 J. Lacan, « Conférence donnée au Centre culturel français le 30 mars 1974 », in *Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan, Milan, La Salamandra, 1978, pp. 104-147.*

5 J. Lacan, « La psychanalyse. Raison d'un échec », in *Autres écrits, op. cit.,* p. 344.

D'autres discours existent pour cela, et heureusement, au regard des luttes sociales et politiques à mener[6]. Pour le discours analytique, la difficulté est que tout combat, tout discours qui voudrait convaincre, rassembler, comporte structuralement la fausse promesse d'une libération du réel. Et c'est pourquoi dans le cadre de ce discours, où il s'agit de transmettre un réel, un impossible à gouverner, éduquer, soigner, « Il ne faut pas convaincre. Le propre de la psychanalyse, c'est de ne pas vaincre, con ou pas[7]. » La psychanalyse consiste dans une offre, mais qui est autre.

Pour éclairer cette particularité du discours analytique, je prendrai trois exemples, où il fut demandé à Lacan de signer une pétition. La première date des évènements de Mai 1968, renommés par lui, pour des raisons analytiques, *L'émoi de Mai.* S'agissant des mouvements de la jeunesse, nous avons pour habitude de renvoyer, souvent rapidement, à son interprétation de la logique révolutionnaire. Mais nous pourrions tout autant démontrer comment Lacan soutint la puissance de questionnement et de refus qui animait ces mouvements. Pour exemple, la pétition qu'il accepta de signer en Mai 1968, intitulée "La solidarité que nous affirmons ici". Maurice Blanchot, auteur du texte de cette pétition, y écrivait ceci : « Face au système établi, il est d'une importance capitale, peut-être décisive, que le mouvement des étudiants, sans faire de promesses et, au contraire, en repoussant toute affirmation prématurée, oppose et maintienne une puissance de refus capable, croyons-nous, d'ouvrir un avenir[8]. » La pétition fut publiée dans *Le monde* le 9 Mai 1968, la veille de la première nuit des barricades.

Il me semble que l'absence de fausses promesses, et la "puissance du refus" évoquées dans ce texte ne pouvaient que retenir l'attention de Lacan. Qu'est-ce donc que cette puissance du refus, au sens analytique, si ce n'est l'affirmation d'un désir, en tant que séparateur ? Autrement dit, d'un désir qui puisse désaliéner le sujet de son aliénation à la demande à, de, l'Autre ? Déjà en 1967, Lacan saluait à son Séminaire la façon dont en pleine guerre du Vietnam, la population de tel petit district d'Asie du Sud-Ouest s'était refusée aux bienfaits du discours capitaliste, que tentait alors de lui imposer l'armée américaine. Il y reconnut le refus de se laisser adopter, intégrer, admettre à la table de ces bienfaiteurs. « Être admis, commentait-t-il, est toujours être admis à une table bienfaisante[9] ». Il en déduisit cet aphorisme : « L'inconscient, c'est la politique[10] », lequel n'a donc rien à voir, rien, avec les usages de propagande qui ont pu en être faits par la suite.

Le second exemple date de 1971, à l'occasion d'une pétition contre la censure de l'ouvrage pornographique de Pierre Guyotat, *Eden, Eden, Eden*. Bien d'autres avaient signé cette pétition, et pas des moindres, Foucault, Barthes, etc... Lacan, lui, s'y refuse, et s'en explique. Il interprète tout d'abord cette censure à partir de la structure : l'interdit porté depuis toujours sur les mots obscènes. L'interdit est un

6 Cf. sur ce point G. Didi-Huberman, (sous la dir.), *Soulèvements*, Paris, Gallimard / Jeu de Paume, 2016.

7 J. Lacan, Le Séminaire, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, p. 50.

8 M. Blanchot, « La solidarité que nous affirmons ici », in *Écrits politiques*, 1953-1993, 2008, p. 142.

9 J. Lacan, Séminaire *La logique du fantasme,* leçon du 10 Mai 1967, inédit.

10 *Ibid.*

voile, posé à l'endroit d'un impossible. Il est impossible de dire Le mot du sexe, dès lors que ce mot manque. Il refuse alors de signer cette pétition, dans la mesure où il identifie dans ce roman une tentative de combler ce manque, de « langagier l'instrument phallique[11] ». Tentative désespérée, selon lui, à laquelle de sa position de psychanalyste, il se refuse à donner son soutien. « Il est tout à fait désespéré de langagier l'instrument phallique. Et c'est parce que je le considère comme en ce point sans espoir que je pense aussi que ne peuvent se développer autour d'une telle tentative, que des malentendus. Vous voyez que c'est à un point hautement théorique que se place, dans l'occasion, mon refus[12]. ». Refus, donc, de participer à la fausse promesse et à la fausse espérance d'une libération du réel du sexe.

Le troisième exemple est extrait d'une conversation entre Lacan et Jacques-Alain Miller, rapportée par François Regnault[13]. Le jeune homme venait de préparer pour un journal un texte de politique révolutionnaire, en lien avec son engagement dans la gauche prolétarienne. Miller attend l'avis du maître, espérant qu'il acceptera de signer avec d'autres ce texte. De la réponse de Lacan, je retiens plusieurs points. Premièrement, l'invite faite au jeune révolutionnaire à donner d'autres voies à son désir de révolte. « Quelle révolte faites-vous valoir ? (...) J'ai moi une autre façon de passer ma révolte, aussi de privilégié, j'ai moi une autre voie, et il y a pour vous — vous devriez le vouloir — une autre voie de passer votre révolte de privilégié : la mienne par exemple ». « Vous avez autre chose à faire qu'à répondre à un échotier politique. Faites d'autres choses que des réponses immédiates. N'est-il pas vrai que je fais, moi, des choses qui donnent des résultats dix ans après ? Aussi comprenez qu'après cela je ne signe pas ce texte que tous ceux-là s'en viennent de signer. Inutile de vous dire que je les respecte, mais justement, je les respecte, c'est tout dire ».

Nous retrouverons ici la thèse de Lacan sur la révolution, qui comme son terme l'indique, comporte toujours le risque de revenir au point de départ. Toutefois, dans le contexte de cette époque, il y ajoute plusieurs remarques saisissantes sur les bavures policières, que je ne peux ici commenter. Il le faudrait pourtant, pour éclairer sa ponctuation finale, inspirée d'Hegel : « La police est l'essence de l'état. Rien d'autre que cela, et cela depuis toujours, et nécessairement ». Comment ne pas être frappé par l'actualité de la thèse ? Voilà par exemple ce que notre futur Laboratoire pourrait mettre au travail, nous invitant, pour interroger l'*im-monde*, à continuer à nous faire lecteurs de Lacan. J'estime cet enjeu de lecture, avec l'éthique qu'il implique, capital pour ce qui est du réveil de la psychanalyse. Lacan reprochait à la formation de l'IPA de vouloir apprendre à ses élèves à lire Freud, « comme un grand [14]». Le risque est désormais de faire avec Lacan la même chose, et de le réduire, sur le marché du savoir, à « du Lacan[15] ». Telle est la raison pour laquelle, confiait-il, il fit tout pour qu'on ne puisse pas le lire en diagonale : « Un discours est toujours

11 J. Lacan, Le Séminaire, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant,* Paris, Seuil, 2006, p. 71.

12 *Ibid.*

13 F. Regnault, « Vos paroles m'ont frappé... », in *Ornicar* n°49. Les citations qui suivent sont extraites de cet article.

14 J. Lacan, « Introduction de Scilicet », in *Scilicet* n°1, p. 6.

15 *Ibid.* p. 4.

endormant, sauf quand on ne le comprend pas — alors il réveille[16]. »

16 J. Lacan, Le Séminaire, livre XXIV, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre*, leçon du 19 avril 1977, in *Ornicar ?*, nos 17-18, Paris, Navarin, 1979, p. 7-11.

LE DÉSIR DE RÉVEIL

ZEHRA ERYÖRÜK

Colette Soler, dans son texte *Reconquête du champ lacanien ?*[1], écrit que « c'est de ce qui se passe dans la psychanalyse en intension, soit dans les cures elles-mêmes, que dépend la présence de la psychanalyse dans le social, son visage public en quelque sorte. » Elle nous explique cependant que cette présence peut être de silence ou de prise de parole, mais doit reposer sur une prise de distance par rapport à l'évènementiel et doit viser la cause. C'est l'exemple Lacan qu'elle nous invite à suivre.

Aujourd'hui, c'est la Covid-19 et les conséquences du confinement dans nos vies et nos pratiques qui interrogent. C'est en tout cas ce qui agite le monde politico-social, ce qui fait beaucoup parler y compris les psychanalystes entre eux. Parmi ces derniers, certains se demandent si on a rencontré un réel avec la Covid. D'autres interrogent la présence de l'analyste et s'il y a *encore* du psychanalyste avec les séances par téléphone.
Certes nous sommes dans une période inédite. Sommes-nous témoins d'un changement de discours, d'un déplacement du sujet supposé savoir ? Certains se posent la question de la présence ou non des psychanalystes dans le champ social. Beaucoup de choses ont été dites, discutées mais il me semble qu'il y a eu un oublié : le symptôme. Or sa place est cruciale dans la psychanalyse et pour la psychanalyse.

Dans sa conférence *La troisième*[2], Lacan en parle dans un passage où il est question de l'interprétation — l'interprétation qui « ne doit pas être celle qui nourrit le symptôme de sens. » Ne pas le nourrir, pas le gaver de sens, de foi, de charité et d'espérance. Il faut au contraire le réveiller, le faire parler, faire offre de parole, en créant les conditions, pour qu'il retrouve sa fonction, celle d'être en travers du discours du maître[3], en travers de ce qui tourne rond. Est-ce qu'un réveil par le symptôme est possible ? Je rappelle que le symptôme, avec l'inconscient comme gîte, c'est ce qui justifie l'existence et la présence de la psychanalyse dans la civilisation. C'est par le symptôme et grâce à lui que la psychanalyse et le discours analytique ont trouvé une place parmi les autres discours. Le symptôme est le joint de la psychanalyse à la conjoncture de son époque. Cela vaut aussi pour notre époque.

L'analyse est le dispositif où la parole est donnée au sujet. En lui donnant la parole, la psychanalyse lui reconnaît un savoir inconscient et par là, tend vers la désaliénation du sens. C'est ce qui la différencie des autres pratiques thérapeutiques. Elle ne vise pas la disparition des symptômes, elle va à contresens du sens vers une réduction de la jouissance contenue dans le symptôme[4]. « C'est du malaise dans la civilisation (...) que procède toute notre expérience[5] », dit Lacan. Que ce soit l'époque de Freud ou celle de Lacan ou la nôtre, pas de politique de la psychanalyse

1 C. Soler, *Reconquête du champ Lacanien ?*, conférence du 30 juillet 2020 au FCL-Pologne.

2 J. Lacan, *La troisième,* http://www.valas.fr/IMG/pdf/la_troisieme_integrale.pdf

3 *Ibid*.

4 Z. Eryörük, *La voie c'est la voix*, dans « La psychanalyse dans le monde d'aujourd'hui », Mensuel 100.

5 J. Lacan, *La troisième,* http://www.valas.fr/IMG/pdf/la_troisieme_integrale.pdf

sans la politique du symptôme. Puisque « le symptôme institue l'ordre dont s'avère notre politique[6] ». Cette politique « dépend de l'opérateur qu'est l'analyste[7] ». On rejoint bien l'avancée de Colette quand elle dit que « c'est de ce qui se passe dans les cures que dépend la figure de la psychanalyse dans le social. »

L'intension et l'extension se joignent, se nouent par le symptôme autour d'un manque, soit l'objet *a* cause du désir — le symptôme en tant que ce qui ne marche pas au pas. C'est aussi le symptôme — symptôme fondamental ou sinthome — qui rend sensible et possible le nouage du transfert à l'école et à la passe, au travail à plusieurs dans notre communauté ; cartels, forums, zones et l'IF. Ce joint à l'école et aux espaces de travail est essentiel mais pas suffisant. Il est aussi nécessaire me semble-t-il pour la psychanalyse de créer dans la mesure du possible, des liens et des moyens de dialogue avec les autres discours du champ social et avec les disciplines connexes contemporaines. Il serait utopique de penser qu'elle n'en a pas besoin sous prétexte que Lacan nous a légué un puits de savoir. Et si nous nous contentons de cette idée-là, cela voudrait dire que nous nous auto-suffisons en tant que lacaniens et auto-nourrissons avec la théorie de Lacan, de Freud ou de la lecture de quelques analystes de l'école. Cela voudrait dire que pour nous, la question du manque ne se pose pas quant au savoir autre que la psychanalyse, et que nous ne voyons pas l'utilité ni la nécessité de nous éclairer par les autres champs.

Que deviendra une psychanalyse dénudée des autres enseignements des autres protagonistes du discours ? Ne serait-ce pas une psychanalyse sans manque ? Pourrait-elle progresser sans les autres et continuera-t-elle à occuper une place dans la ronde des discours ? On pourrait appliquer ici aux lacaniens que nous sommes ce que Lacan disait des psychanalystes de l'IPA dans son texte « Situation de la psychanalyse… en 1956[8] ». Lacan y critiquait les suffisances des uns et les béatitudes des autres et les petits souliers toujours bien rangés. Ne nous mordons-nous pas la queue en prônant le manque partout mais en n'en prenant pas la mesure pour nous-même ? Sans doute qu'il y a un pan de la psychanalyse qui rêve, c'est-à-dire, qu'il dort… sur ses lauriers.

L'autosuffisance serait la fin de la psychanalyse. Or Lacan non seulement a créé l'objet *a*, objet dont on n'a pas idée et qui est le vide autour duquel se noue le symptôme fondamental — objet cause donc — ; Lacan a également défini la psychanalyse et les psychanalystes par le pas-tout, soit par le manque et non pas par la suffisance, justement. Que ce soit dans la psychanalyse en intension avec le contrôle et les autres de l'École ou dans la psychanalyse en extension, avec les autres des autres discours, le tiers est nécessaire pour penser notre pratique et notre présence dans la civilisation. Dans les deux cas, la psychanalyse qui est pourtant une pratique solitaire, doit sortir de l'isolement pour penser l'acte et son discours. On répète souvent que le discours analytique éclaire les autres discours. C'était sans doute

6 D. Fingerman, Touchon citant J. Lacan, *Lituraterre*, dans son texte *La politique du symptôme dans la direction de la cure,* in Revue du Champ Lacanien, 2012, n° 11 p. 103 à 112.

7 *Ibid*.

8 J. Lacan, *Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956,* Écrits, Paris, Éd. Points.

vrai un temps et particulièrement du temps de Freud et de Lacan, actuellement la question se pose si c'est toujours le cas, car comme Colette Soler nous le rappelle, la psychanalyse est peut-être présente sur les cartes de visite de certains professionnels, médecin, philosophe, artiste mais ce n'est pas à elle qu'on fait appel « quand il s'agit du plus réel, des crédits, des autorisations d'État et pour la prise en charge des symptômes. » Impasse dès lors pour la psychanalyse dont la présence est justifiée par le symptôme et en même temps elle n'est plus vraiment considérée comme un interlocuteur privilégié pour le symptôme. D'où sans doute sa difficulté à faire prime sur le marché.

Lacan, toujours dans *La troisième*, dit que le discours analytique éclaire les autres discours mais il ajoute directement à la suite : « il ne les invalide pas ». Je ne suis pas certaine que nous ayons tenu compte suffisamment de cela. Je crois qu'à certains moments, les psychanalystes peuvent invalider d'un revers de la main les autres discours… On se plaint souvent en disant que la psychanalyse ne fait plus prime sur le marché, ou que les portes de l'université lui sont fermées en Occident, mais a-t-on interrogé la cause ? Est-ce du fait de l'Autre qui rejette la psychanalyse ou n'a-t-on pas aussi notre responsabilité dans le désordre dont nous nous plaignons ? A-t-on pris juste la première partie de la phrase de Lacan et oublié la partie de la phrase qui fait le joint avec les autres discours ?
S'éclairer des autres discours, appuyer son propos sur le savoir des disciplines voisines, pas uniquement la philosophie ou la littérature mais aussi la sociologie, les recherches démographiques, les études sur le genre, ramènera la psychanalyse à l'horizon de son époque. Qu'est-ce rejoindre l'horizon de son époque si ce n'est pas en entrant dans un échange de savoirs, dans le dialogue avec les autres interlocuteurs contemporains, les autres acteurs comme on dit.
Dans notre École, nous le faisons d'une certaine façon en invitant de temps à autre, l'un ou l'autre invité écrivain, sociologue, scientifique, etc… Je pense que c'est une bonne chose, c'est une façon d'entendre un autre son de cloche du monde. C'est bien mais ça reste épisodique. Et je ne sais pas si les psychanalystes sont invités dans des congrès interdisciplinaires pour penser un sujet avec d'autres. Ce qui est certain c'est que le monde n'adresse plus ses clameurs à la psychanalyse. Alors c'est chez les psychanalystes que la clameur monte. Ils aimeraient bien entrer dans le champ social, prendre place mais laquelle ? Place de psychanalyste ? D'expert de l'inconscient et du sexuel qui en est sa réalité ? Place d'interprète du réel ? Du monde ? Et comment parler du monde ? Qu'en dire ?

La Covid, est-ce du réel ou pas ? Grand débat dans nos évènements depuis le mois de mars. Que la Covid soit du réel ou pas, est-ce que cela nous éclaire dans et sur notre pratique ? Et est-ce que cela apporte un plus dans le débat public bondé d'experts de tout genre ? En d'autres mots, la question est celle de savoir si la psychanalyse apporte un nouvel éclairage sur un sujet public et si cet éclairage a des effets sur notre pratique ou sur le public en question.
Alors la Covid, réel ou pas ? Le réel, dit Lacan, c'est ce qui contrairement au « discours du maître dont la fin est que les choses aillent au pas de tout le monde, le réel c'est ce qui ne va pas, ce qui se met en croix dans ce charroi, ce qui ne cesse pas

de se répéter pour entraver cette marche[9]. »
Il est certain que nous n'avons pas rencontré le réel avec la Covid…
Dans la conférence *Zoom* du 30 mai prononcée pour le Forum de Turquie[10], Colette Soler dit — je la cite — : « nous n'avons que rencontré un discours, celui de la médecine sur le virus qui est un réel de la vie. Comment des analystes lacaniens pourraient-ils méconnaître cette interposition des signifiants et du discours qui barre l'accès au réel hors symbolique de la vie ?[11] » La marche du monde n'a pas été entravée par le virus. Mais à l'inverse, alors qu'il perdait de la vitesse, le discours politique s'est renforcé grâce à la situation pandémique. Et par un procédé inouï : l'hypnose. Je suis d'accord avec Colette quand elle dit que le virus et la pandémie ont été, avec l'appui du discours médical scientifique, le moyen pour le discours politique de provoquer une hypnose généralisée, par un signifiant-maître : « la mort ». Ça a été longuement discuté.

Conclusion en cours…
Nous pouvons dire que nous avons été réveillés par l'impact du confinement sur nos vies et nos pratiques. Du jour au lendemain, avec le confinement, plus de patients dans les cabinets ! Cet arrêt brutal du travail et le passage aux séances par téléphone a réveillé la majorité des psychanalystes. Réveil d'abord au niveau des pratiques. Interrogation de nos positions d'analyste, de nos désirs d'analystes aussi. Remise en question du *setting* et de la présence des corps et concentration sur la parole analysante et sa cause, soit le symptôme qui fait parler. Il y aura bien sûr des puristes ou des rêveurs du *setting*, et bien qu'ils continuent à dormir ! Je suis ravie de ce réveil, de sa subversion et des questions qu'il pose sur nos pratiques.

Est-ce le réveil de la psychanalyse ? À voir dans la suite. Pour l'heure, c'est prometteur d'un réveil, désir de réveil… la preuve : l'effervescence et la vivacité de nos évènements depuis mars 2020 : les journées du Forum du Liban, du Forum de Turquie, du Forum de Pologne, du Forum de France bien sûr, et les 20 ans du Forum de Colombie, nos deux dernières Assemblées Générales de l'École et de l'IF, la première diagonale électronique, et les évènements à venir et travaux locaux d'enseignement… tout montre le ravivement des désirs au Champ Lacanien.

9 J. Lacan, *La troisième,* http://www.valas.fr/IMG/pdf/la_troisieme_integrale.pdf

10 C. Soler, *Ce que répond la psychanalyse aux cas d'urgence,* vidéo-conférence prononcée au FCL-Turquie le 30/05/20.

11 *Ibid.*

UN SAVOIR SANS SUJET

CHANTAL KHADRA

Sous l'emprise d'une société de consommation et de spectacle, nous observons un rapport au monde par le biais de l'image éphémère, et nous soutenons une société d'affects pulsionnels au profit d'une société de réflexion. Nous nous retrouvons encombrés par les objets, gadgets informatiques de plus en plus perfectionnés, objets divers de la technoscience, savoir en paquet modifiant notre environnement.

J'ai voulu à partir de l'exemple de l'évaluation, questionner l'état actuel du savoir empaqueté, celui des algorithmes qui manipulent les mémoires chiffrées. Questionnement qui m'engage au point exact où elles se posent dans la psychanalyse d'aujourd'hui. Est-ce qu'il s'agit d'écouter une demande singulière, ou bien est-ce qu'il s'agit de traiter tout sujet comme s'il était un rouage de la grande machine sociale et de son effet idéologique ?

Savoir sans sujet, l'évaluation s'apparente au savoir de la science que Lacan a qualifié d'entreprise de forclusion du sujet. Elle s'oppose à la notion du supposé savoir, qui suppose un sujet au savoir.
En fait, l'installation de dispositifs d'évaluation s'opère actuellement dans tous les secteurs d'activités et des institutions, des hôpitaux et des systèmes de santé, des institutions d'éducation et de formation en général, etc. Voici une patiente qui me demande de lui faire un bilan, parce qu'en médecine et à l'université on lui fait des bilans ! Que veut-elle en fait ?

Évaluer, c'est déterminer une valeur. L'évaluation suppose donc l'établissement d'une échelle de valeurs, positives soient-elles ou négatives comme déterminantes. L'évaluation suppose ensuite de rapprocher l'objet à évaluer de cette échelle des valeurs posée préalablement. Elle se conçoit en tant que supposé savoir non pas simplement comme énonciateur de vérité, mais plus que cela, comme promoteur de valeur, comme norme de la vérité.
Ce processus recouvre trois opérations qui sont en elles-mêmes conflictuelles. La première opération consiste à déterminer les valeurs. Ces valeurs sont posées avant le jugement, puisqu'elles y président. L'évaluation ouvre donc la voie vers la contestation indéterminée des valeurs, voire au conflit. La seconde consiste à cacher l'aspect subjectif et relatif des valeurs posées à un moment donné. Derrière les semblants objectifs des chiffres il n'y a que conformisme, soumission à l'ordre quel qu'il soit, aux choix momentanés du pouvoir. Un vrai savoir sans sujet. La troisième se trouve précisément dans le jeu de la transparence et de l'ombre. L'évaluation ne parle que de transparence, alors qu'elle suppose l'obscurité. Le langage de celle-ci n'est jamais clair, il opère sur le mode de la double vérité : celle qui est publiée et celle qui doit rester cachée. On fait dire aux chiffres ce que l'on veut.
Ainsi nous pouvons considérer l'évaluation comme un symptôme du monde hypermoderne, aboutissant à un malaise dans la civilisation.

Le supposé savoir est passé aujourd'hui de la personne du maître, de celle du père, à la technologie, au virtuel. Le supposé savoir qui nous répond aujourd'hui est un inconnu. La recherche d'une foi dans un monde où les anciennes théories ont vacillé,

met la science en position d'être le seul harpon qui reste. Cette dernière s'efforce à réduire le sujet à un objet, dans sa visée d'un savoir objectif.
Or avec la multiplication des certificats médicaux et administratifs à remplir, les soignants en institution par exemple se transforment en bureaucrates, amenés à signer des bilans et des évaluations concernant les patients, remplir les documents, respecter parfaitement les protocoles, afin d'être couverts en cas de problème. Ils n'écoutent plus les patients et se contentent d'appliquer des protocoles. Ils ont forclos le sujet chez le patient, et parallèlement, ils se sont dépouillés eux-mêmes comme sujets dans le processus de soin.
L'évaluation s'installe en position du supposé savoir, qui prétend normer et réglementer le savoir. Les conséquences sont fatales car l'évaluation telle qu'elle se pratique aujourd'hui, par sa standardisation, sa massification, la met *de facto* au service de la dérégulation. Nous sommes ainsi dans une sorte de totalitarisme. Ce totalitarisme de l'évaluation se retrouve non seulement en sciences, mais en histoire, en philosophie, et bien entendu dans l'usage que nous faisons de notre corps.

L'évaluation ne peut qu'en arriver à la confrontation avec la psychanalyse, et avec ce que la psychanalyse continue de maintenir dans le monde actuel. Il est impératif d'avoir une conquête sur cette course folle en analysant la modernité et ses conséquences, en rassemblant les forces de proposition « anti-chiffres », en créant des lieux alternatifs pour que les sujets de l'hyper modernité puissent adresser une parole ayant des chances d'être entendue dans sa singularité.
N'est-ce pas là une reconquête de la psychanalyse ? En effet, la psychanalyse a un rôle à jouer en démontrant, à partir de son expérience, selon des procédures qui conviennent à sa pratique, que le parlêtre n'est pas réductible à la somme de ses comportements, ni à sa biologie, ni aux produits qu'il manufacture ou qu'il échange.

Face à l'évaluation comme outil de la connaissance objectivée d'un sujet, quel est le faire de la psychanalyse ? Tout simplement le psychanalyste n'évalue pas, et reprend avec l'analysant la question du sujet, telle qu'il se la pose.
Ce n'est pas un hasard que ce soit avec la question du sujet et avec ce que représente encore la psychanalyse, que l'évaluation chiffrée[1] ait rencontré son point de butée ; à la persévérance de compter, de comparer viennent alors s'opposer le souci du particulier, le respect du singulier et celui de la différence non rapportable à une norme commune. De ce fait, la psychanalyse continue à symboliser ce modèle, à se faire l'indigeste de l'évaluation, la pesante de la technocratie moderne.
En effet, face à un bilan ou une évaluation d'un côté, l'analysant de l'autre accède dans son analyse à une reconstitution de son histoire, au chapitre censuré et blanc. Quoique l'histoire soit déjà écrite, la vérité dit Lacan peut être découverte. La vérité,

1 Colette Soler a attiré mon attention sur le fait que s'il n'y a pas évaluation chiffrée en psychanalyse, il y a différentes modalités d'évaluation quand même. Déjà dans la règle de l'association libre, il y a évaluation de la parole commune, de même les mécanismes, résistances, défenses et autres sont une forme d'évaluation en psychanalyse. La différence est que l'évaluation chiffrée que j'évoque dans mon texte ne rend pas compte de la subjectivation.
Par cette absence d'évaluation chiffrée, on est dans une subversion de la politique de la science chiffrée, de la technique, et du capitalisme.

c’est le récit qu’on fait de l’histoire, c’est la vérité d’un dire. Dès lors qu’il y a récit, qu’il y a dire, il y a parole et il y a langage. Dans ce sens, on ne peut plus porter sur la psychanalyse un regard de scientificité. La psychanalyse est un acte et le résultat d’un acte, et non le couperet aveugle d’une évaluation objective.

Comme aucun chiffre, aucun savoir, ne peuvent épuiser l’inconscient ou saisir le sujet dans sa dimension de parlêtre du désir, aucune évaluation ne peut remplacer l’acte de la psychanalyse, si bien que la psychanalyse est dans la reconquête lorsqu’elle est installée sur son fauteuil, face au divan.

TABLE 2 – COMMENTAIRES ET QUESTIONS

STYLIANOS MORIATIS

Notre deuxième table contient trois interventions qui se réfèrent au texte de Colette Soler, *Reconquête du Champ Lacanien ?* Point d'interrogation qui relance la question de la politique d'une École de Psychanalyse à notre époque. Ces trois approches élaborent certains axes du travail qui questionnent le discours analytique et ses concepts à la lumière du réel enseignement de Lacan.

En tant qu'interlocuteur, je me permets d'avancer mes propres questions sur votre apport à notre réveil. À commencer par le texte de David qui « traite l'exemple Lacan » en ce qui concerne les rapports entre psychanalyse et politique : la phrase « L'inconscient c'est la politique » qui permet à David Bernard de signaler la différence entre propagande et acte analytique, je me demande si elle évite le risque du bréviaire lacanien dans la mesure où dans la séance de 10 mai citée par David, l'exemple que Lacan fait référence à un article de Bergler et en reprenant ses avancées, il le rend plus qu'instructif du point de vue clinique et dans un certain sens plus politique que les pétitions qu' il n'a pas signées car leur philosophie, il me semble, ne rime pas exactement avec sa position d'analyste.
La référence soit au symptôme du névrosé et la position subjective de son être refusé ainsi qu'à la lutte des classes qui nourrissent la politique liée au symptôme comme dit Zehra, dans cette séance n'est-elle pas bien distincte de la lutte des sexes ? Être rejeté dans notre *im-monde* est de l'ordre de l'État néo-libéral et de ses évaluations, comme dit Roland Gori dans son livre *La fabrique de l'imposteur,* ou cette tendance est nourrie par nos fantasmes de névrosés ? Quelle est la logique qui nous différencie du discours ambiant auquel la majorité essaye de s'adapter ou de survivre ? Comment on peut prétendre, d'un côté, à être subversif et de l'autre, à souligner que l'État ne finance plus la prise en charge des symptômes par la psychanalyse ? Est-ce que l'enseignement de Lacan était reconnu à son époque par l'État et pour quelle raison son exemple de jadis, nous incite à nos jours, à revendiquer une autre place que celle à laquelle chacun s'identifie ?

RETIREZ LES CORPS !

GABRIEL LOMBARDI

La réflexion sur la politique de la psychanalyse serait faible si elle portait seulement sur l'*Überbau* idéologique. Elle doit viser plutôt les conditions de production des symptômes et les effets du capitalisme numérique sur l'analyse en intension.

Premières questions

1. La transmission de la voix dans la séance analytique était auparavant seulement atmosphérique (la voix ne passe absolument pas dans le vide). Aujourd'hui, la séance peut être numérique et à distance. Comme Colette Soler l'a souligné, ce changement du *setting* ne subvertit pas la possibilité ni la structure de l'acte analytique. Avec la majorité des analysants, tout ce qui est déterminant pour le lien analytique dans le cabinet peut arriver aussi *online*. En effet, on n'a pas besoin de l'haptique, de l'odeur, du goût, même on peut se passer du regard, comme l'a déjà suggéré Freud avec sa disposition asymétrique fauteuil — divan. Le support de la voix suffit-il donc pour l'acte ?

2. Si l'analyste peut assurer, par des moyens technologiques, une présence parfois équivalente à celle du cabinet, quel est cet ordre de présence ? Nous avons, avec l'objet *a*, un exemple de quelque chose qui peut manquer et, en même temps, être présent au dehors du champ perceptible par la conscience (c'est ce qu'on trouve développé dans des séminaires de Lacan oubliés par l'éditeur 12 à 15, qui sont précisément ceux qui conduisent à la passe). Lacan dit aussi dans *R.S.I.* : « La perception ne dit rien, sommes-nous qui la faisons dire. »

3. Il serait inexact de faire équivaloir la séance *online* avec une séance *virtuelle*, parce qu'on trouve aussi la virtualité dans le cabinet sous la forme du *setting* variable, des semblants inefficaces, de l'imaginaire, du fantasme, voire de l'aspect de tromperie du transfert, qui à la fin révèlera l'analyste comme le vrai hypnotisé. Rien de tout cela n'est entièrement « en acte », mais seulement « en puissance ». Après deux mille ans de virtualité, et surtout après la lecture thomiste d'Aristote, on arrive à la définir d'une façon qui s'est mêlée dans le langage de l'informatique : on appelle *virtuel* ce qui a la capacité de fonctionner comme quelque chose qui existe, même si « réellement » ou « actuellement » cela n'existe pas ; on appelle *virtuel, quelque chose qui sans être réelle produit le même effet que si elle l´était*. Or, l'acte analytique ne peut pas être virtuel. Comme son nom l'indique, c'est quelque chose qui est « en acte » *{enérgeiai}*, et pourtant il ne peut pas être une réplique, un *als ob*, un « comme-si ».

4. Comme Colette Soler l'a souligné, le commandement à isoler les corps, l'impossibilité temporaire de tenir des séances dans le cabinet, a eu un effet de surprise, de désorientation, puis de réveil et de révision des conditions du *setting* de l'acte analytique. Il s'est inscrit en 2020 dans le cadre plus ample de l'injonction : « retirez les corps ! », qu'ils soient vifs ou morts. Or, même si Lacan a durement critiqué, avec *Balint*, the *Two body psychology,* la psychanalyse n'est pas possible sans deux corps parlants, pas un de plus ni un de moins. Quant aux conditions discursives de la psychanalyse depuis Lacan, nous som-

mes bien d'accord sur l'importance de la biopolitique, qui s'est emparée de la technologie numérique pour produire des maniements inédits, et des réactions inédites aussi, des corps parlants. En effet, en même temps qu'elle facilite nos communications — internet, *social networks* —, elle dissocie corps, présence, nom et enracinements identitaires locaux et mythiques.

Une présence qui marque un défaut dans la théorie

C'est par des raisons de rigueur logique que le capitalisme et le discours analytique coïncident dans la même époque, disait Lacan déjà en 1973[1]. L'intersection de la technologie numérique et de l'analyse en intension a des effets sur le rapport entre les deux corps en analyse, et ouvre des questions sur leur « présence » à distance, une présence pas élucidée encore par la théorie.

1. Pourquoi faut-il le corps parlant de l'analyste de l'autre côté de la machine de Turing, étant donné que cette machine réduit voix et images à une chaîne unidimensionnelle de *0* et *1*, qui à l'aide de certains algorithmes récursifs peut reproduire voix et image 2D sur l'écran à l'autre extrême de la ligne ? Mais par contre, ce dispositif n'assure pas la transmission du signifiant en tant que structure radicalement extérieure, autant par son caractère équivoque que par sa structure de substance jouissante.

2. Pourquoi donc le corps de l'analyste, qui n'est pas condition suffisante pour qu'il y ait acte analytique, il reste pourtant condition nécessaire[2] ?

3. Même si l'image, l'odeur, la saveur, la dimension haptique et la cénesthésie jouissante de l'analyste restent cachées pour l'analysant, l'objet *a* qu'il incarne et le *mi-dire*, les deux lieux du discours analytique où se manifeste sa présence, restent topologiquement noués à son ancien corps parlant dans toutes ses dit-mensions :
   - **I** : *la consistance du corps* qui assure que l'ensemble des organes restent attachés à lui, même s'ils s'en éloignent élastiquement sous la forme d'objets *a*,
   - **S** : *le corps en tant que trou équivoque*, c'est-à-dire toujours à double emploi, qui se manifeste dans le *mi-dire* et aussi dans le silence, les deux *topoi* de l'analyste dans son discours qui relèvent d'un corps parlant de langues équivoques et non pas d'une machine,
   - **R** : l'effet d'*ex-sistence réel* de l'Un-dire, que Lacan résume en disant : « L'Un-Dire, de se savoir l'Un-tout-seul, parle-t-il seul ? Pas de dialogue ai-je dit, mais ce pas-de-dialogue a sa limite dans l'interprétation, par où s'assure comme

1 *Il y a une corrélation entre l'âge, appelons-le capitaliste, et l'extension de ce discours analytique. Et le progrès qui en résulte est certainement d'un autre ordre que celui de la connaissance : il est de celui de ce que j'appellerais la rigueur logique.* J. Lacan, conférence « De la psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel », 1973.

2 Ce qui se démontre assez bien par le fait que même les analystes les plus reconnus restent en dehors de toute possibilité de produire plus-value, c'est-à-dire, de mettre d'autres corps parlants ou des machines à leur place. Nous, les analystes, nous ne serons jamais des milliardaires.

pour le nombre le réel[3]. » Et après, « La pulsion, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a Un-dire[4]. »

Je cherche une distinction précise entre la présence virtuelle et la présence réelle des corps en jeu dans la psychanalyse que je pratique, qui est une *two bodies* analyse. Et cela bien sûr dans la rencontre par *Zoom, Meet, Skype*, voire le vieil téléphone dont Freud s'en servait pour expliquer la communication d'inconscient à inconscient ; mais aussi dans le cabinet, dont le statut théorique de ce qui est « présence » doit être révisé à partir des coordonnées actuelles.

L'analyste incorporel d'aujourd'hui

Opportunité aussi pour réévaluer le rapport de la psychanalyse aux corps, oublié par un lacanisme trop « psychique » qui a laissé de côté l'hystérisation — proche ou à distance — de l'analysant et qui, par contre, continue à appeler « psychosomatique » ce qui ne passe pas par le psychique, parce qu'il se produit par l'incidence directe du signifiant sur l'organe blessé.

Si la biopolitique envahit et conquiert notre analyse en intension avec son « retirez les corps, occupez-vous du psychique ! », ce sera peut-être le corps cénesthésique du psychotique, quand il trouve Un-père comme sans-raison, qui témoignera toujours de notre enracinement traditionnel inéliminable. Que serait la psychanalyse sans l'Œdipe ? Cherchez dans la *Proposition* de 1967 la réponse immédiate : le délire de Schreber, renouvelé aujourd'hui du fait qu'il pourrait profiter de l'aide de la chirurgie et d'autres ressources médicales pour devenir plus rapidement la femme de Dieu. L'incorporation {*Einverleibung*} du père a été relativisée par les analystes, même si la fonction du père, celle qui peut unir le désir et la loi, est encore ce qui peut protéger nos corps d'être *l'enérgeia* aveugle au service d'une Matrix numérique émancipée des soins, des désirs et des droits de LOM[5].

La question peut se poser encore d'une autre façon : comment est-ce que le discours analytique et la clinique qui s'en déduit discernent des corps topologiquement différents ? Lacan a souligné les différences topo-physiologiques entre les corps hystérique, obsessionnel, phobique, paranoïaque, mélancolique cotardisé, schizophrénique..., et aussi entre le corps d'homme et celui de femme, avec leurs jouissances radicalement différentes. Du côté femme, Lacan a situé la jouissance dans la compacité d'une faille corporelle où intersectent ensembles infinis ouverts[6]. Par contre, la jouissance phallique du mâle est hors-corps, c'est-à-dire châtrée. Le *vir* universel — toujours un peu virtuel — n'a pas d'accès à la puissance transfinie de la jouissance *pastoute* — sauf camouflé de perversion, aujourd'hui nommé avec des noms génériques du type « femme-trans » dont la liste est infini potentiel, énumérable bien sûr[7].

3 *Autres écrits*, p. 551.

4 *Le sinthome*, p. 17.

5 Cf. le premier film des frères -> sœurs Wachowski.

6 Séminaire *Encore*.

7 Ne suffit-il pas de voir par YouTube le spectacle ridicule de Beatriz « Paul » Preciado apprendre à l'ensemble de l'AMP

Cela a des effets sur la question de la présence. Lacan a écrit, en 1968[8] : « La fonction de la présence est certainement à exclure, sauf impudence notoire, de l'opération psychanalytique. [...] Bien sûr est-elle sensible dans le discours naissant, mais c'est présence qui ne vaut qu'à s'effacer enfin, comme il se voit dans la mathématique. Il en est *une présence pourtant qui se soude à la théorie* : c'est la présence du sexe comme tel, à entendre au sens où l'être parlant le présente comme féminin. [...] Ce que femme veut, aussi bien d'être encore au centre aveugle du discours psychanalytique, emporte dans sa conséquence que la femme soit psychanalyste née (comme il s'aperçoit à ce que régentent l'analyse les moins analysées des femmes). »

À la psychanalyse du fantasme et des réalités qu'il produit, j'oppose l'analyse matérielle du symptôme comme événement du corps, seul garant de la survie de l'analyse, et que Lacan attendait aussi bien dans les témoignages de la passe aujourd'hui plutôt post-cliniques, où le symptôme d'origine n'est pas tenu en compte s'il n'est pas névrotique, ce qui donne le ton à une communauté d'analystes qui semblent vouloir être normaux.

On doit ici souligner une autre faille dans la théorie. Le psychanalyste d'aujourd'hui n'a aucune formation médicale. Il croit, tout en suivant les idées des multiples théories du genre, que l'anatomie se réduit aux phanères, c'est-à-dire à ce qui du corps peut se voir du dehors. Mais en-deçà — ou au-delà — des phanères, il y a les structures toriques, tubaires, hélicoïdales..., que ni Freud, ni Lacan ni Winnicott pouvaient méconnaître, d'avoir passé par la Faculté de Médecine. Là-bas l'on sait bien qu'il y a aussi la *physio-logique* du corps, qui répond à des structures organiques et neuro-hormonales très complexes et très différentes selon le sexe. Et qui délimitent des impossibles stricts pour l'instant, impossibles qui sont défiés par les aventures « trans » que la science expérimentale et quelques « psy » aussi expérimentales encouragent dans notre époque.
Pour les « psy » le corps est un corps totalement méconnu, ils suivent donc la fantasmatique du discours commun. Par une curieuse adhérence sémantique, on appelle « névroses » des maladies qui n'ont absolument aucune corrélation avec une lésion des nerfs ; on appelle « mélancolie » des souffrances d'un monde sans Autre {*Schmerzwelt*} mais sans aucun trouble biliaire ; on appelle « psychoses » des maladies où le risque organique, en revanche, de par la sévérité des angoisses, peut être sérieux, voire mortel.

Quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail ?
La question a été posée par Lacan en 1968[9]. Je reviens sur le corps de l'analyste. Il est un corps parlant, passionné du signifiant en tant que substance jouissante, et

---

que le pénis est un *dildo* parmi d'autres ? À mon avis, seulement une femme pourrait dire cela avec une telle aisance et autorité. Elle méconnaît décidément le côté pénible du pénis, la disproportion entre puissance et jouissance qui affecte le porteur de cet organe instable et destiné à l'équivocation avec la puissance forcée du phallique dont l'acte diffère. C'est pour cela que le « pénis-pénible » a été depuis toujours source de comicité.

8 *Autres écrits*, p. 370.

9 *Autres écrits,* p. 369.

qui consacre une bonne partie de sa vie à entendre le signifiant, à le proférer et à en jouer. La pulsion invocante a prévalu sur les autres au point de faire du désir de l'analyste son destin.

Il est sûr qu'il est exigible, de ce corps parlant d'analyste, qu'il se destitue comme sujet pour faire semblant d'objet *a*, mais pas tout le temps ! Lacan a distingué de l'acte réel de se destituer deux autres niveaux : le symbolique de l'interprétation, où l'analyste doit aussi recourir à son inconscient pour ne pas trop mettre son moi — et son savoir de *m'être* — dans l'affaire, et aussi l'alternance des deux corps parlants dans les positions de sujet et d'objet dont le transfert est le pivot de leur ballet[10].

J'ai l'hypothèse que l'analyse commence sa fin quand l'inconscient de l'analysant est assez exhaustivement « informé » sur la sensibilité interprétative de l'inconscient, parlêtre incarné dans son analyste hypnotisé. Et cela, depuis le début où celui-ci reçoit chaque analysant dans sa façon spécifique de tromper le partenaire — névrose, perversion ou psychose —, jusqu'à la fin où l'analyste n'a plus rien à dire. C'est peut-être par cette même raison qu'on ne lui demande rien sur ce cas dans le fonctionnement de la passe.

Tant que l'analyse dure, l'analyste ne peut pas retirer complètement son corps parlant, même dans la séance en ligne.

10 « Proposition 9 octobre », *Autres écrits*, p. 254.

SAVOIR OÙ S'ARRÊTER

SARA RODOWICZ-ŚLUSARCZYK

Le titre de notre journée évoque le réveil de la psychanalyse. En tant qu'analystes, nous sommes tentés de s'attendre à un tel effet de réveil chez nos analysants. Il se peut que ce soit ce qui justifie cet inimaginable principe, la règle fondamentale à laquelle ils consentent, celle des associations dites libres. Leur corrélat chez l'analyste — l'attention flottante — est bien ce qui crée la possibilité latente de l'avènement d'une surprise. Ainsi, notre pratique confirme ce beau paradoxe d'Héraclite, « si l'on n'attend pas l'inattendu, on ne le trouvera pas, car il est difficile à trouver[1]. »

Quant au titre de mon intervention, je fais le pari sur son équivoque. Je l'emprunte à une phrase sur laquelle je suis tombée en lisant la conférence de Lacan à Bordeaux[2]. Il parlait du lieu du sujet de l'inconscient dans le système, le système de la science. Le sujet se soutient là où le système rate, disait Lacan. Et alors qu'il évoquait la fameuse gravure de Goya, il en trouva une surprise, quelque chose de nouveau dans son titre, justement, en s'arrêtant sur sa première partie, *Le sommeil de la raison*, avant de le compléter avec ce qui aurait suivi « engendre des monstres ». Un tel arrêt inattendu a produit le sens renversé par rapport à l'idée connue : c'est la raison qui nous endort[3]. Dans l'éclair de cette trouvaille, l'on voit la structure de l'interprétation, qui se sert de ce qui est déjà là, donné par le langage, quasiment *ready-made*. Mais il faut savoir où s'arrêter. « Le sommeil de la raison » veut dire que rien n'endort plus qu'un discours qui fonctionne bien, et c'est une thèse de Lacan qui rejoint une autre, antérieure, soit qu' « il n'y a de cause que de ce qui cloche[4]. » Ce n'est pas toujours agréable, mais ça réveille. C'est bien dans ce sens que j'interprète une certain préoccupation entre les lignes du texte de Colette Soler[5], quand elle évoque les accords agréables entres nous sur les grandes évidences de la question de la politique de la psychanalyse.

Pour ma part, j'ai choisi deux récits contemporains qui évoquent cette idée du réveil. Ce qu'ils révèlent me guidera dans l'esquisse du problème sous-jacent de cette intervention, soit : ce que pourrait être de se réveiller à la politique d'interprétation, surtout pour la psychanalyse en extension. En effet, je ne le ponctuerai qu'avec des questions.

Voici le premier récit, provenant d'une mise en scène intitulée « La Somnambule[6] ».

---

1 HÉRACLITE « Fragments. Citations et témoignages ». Paris, Flammarion, 2002, p. 142.

2 « Mon enseignement, sa nature et ses fins », conférence de Lacan prononcée le 20 avril 1968 à l'invitation des internes de l'hôpital psychiatrique Charles-Perrens, *Mon enseignement,* Paris, Seuil, 2005.

3 LACAN J. « *Le sommeil de la raison* – c'est tout. Qu'est-ce que ça veut dire alors ? Que c'est la raison qui favorise qu'on reste dans le sommeil ». « Mon enseignement, sa nature et ses fins », op. cit., p. 103.

4 LACAN J. Le Séminaire, livre XI « Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », leçon du 22 janvier 1964, Paris, Seuil, 1973, p. 30.

5 SOLER C. « Reconquête du champ lacanien ? », conférence prononcée pour la célébration des 10 ans du Forum Polonais, le 30 juin 2020.

6 Le spectacle « Lunatyczka » (La Somnambule) d'Helena Ros et Klaudiusz Śusarczyk a été mis en scène à Varsovie en 2018.

Lors une scène, une actrice raconte ceci :

On était assis à discuter avec des amis et tout à coup, quelque part en arrière-plan j'ai remarqué un son calme, comme un tambour : quelques sons sourds et quelques-uns plus profonds, la phrase était douce mais elle ne cessait de se répéter, insistante. Un peu confus, on écoutait ensemble en silence. Puis, je l'ai reconnu : c'était le réveil dans mon portable. Je l'ai sorti et je l'ai mis sur la table. Il a été réglé au rythme de l'une des sonneries classiques de la société Apple nommée Timba. J'ai passé mon doigt sur l'écran, désactivant l'alarme. Mais le son ne s'arrêterait pas. Un ami essayait de m'aider, « un truc cloche », a-t-il dit, entrant dans les réglages, notifications, sons et vibrations, désactivant tout ce qu'il faut par ces boutons inexistants. En vain ! Alors, il a éteint mon iPhone, et là, incroyable, ça a continué à sonner. Défié, il a dit : « Bon, voyons », alors qu'il commençait à démonter mon portable. Je le lui ai permis, c'était fou, tu sais, il prenait ma boucle d'oreille, un couteau, ça prenait du temps, ce n'est pas facile tu sais, presque impossible de démonter un iPhone par soi-même. Et puis, voilà, le portable en morceaux, complètement démonté, c'était même un peu trop. Mais… le son continuait. Au sommet de l'angoisse, j'ai compris : ce n'était pas l'iPhone, mais le son de mon cœur, battant. Je me suis levée en riant et j'ai éteint le réveil, pas de problème. Ouf, finalement, j'suis éveillée… je crois ?

Ce récit où « ça rêve, ça rate, ça rit[7] » démontre le caractère insaisissable du réveil, produit par le moment d'une désorientation. Il me semble qu'il est insaisissable de par sa structure, et si Lacan affirmait que « l'idée d'un réveil est proprement impensable[8] », ça doit résider dans sa nature, dans le fait qu'en tant que transition, il n'est qu'une coupure. En tant que telle, il ne peut pas avoir une forme.

Je note qu'il en va de même pour l'interprétation, et je m'arrête avant de l'appeler : l'analyste. En effet, je tiens à faire remarquer : oui, l'analyste agit dans l'interprétation mais il en est à la merci de l'analysant à tel point que c'est plutôt ce dernier qui interprète, qui se laisse être interprété et participe dans la production d'un savoir inédit. Dans le moment d'une coupure de l'interprétation, l'analyste disparaît comme semblant. Mais hormis cette coupure, ne s'agit-il pas de *savoir où s'arrête*… la fonction de l'analyste ? La réponse me paraît d'emblée logique : au-delà de la cure. C'est une de mes questions qui concernent le problème de l'interprétation en extension, et je la simplifie ainsi : y-a-t-il une difficulté de se soutenir non pas dans la fonction de l'analyste mais dans la position d'analysant au-delà d'une analyse ?

Un autre point : dans le texte de ce rêve, les énigmes et défaillances dans la technologie d'un iPhone — ce qui échappe à notre compréhension — vient symboliser quelque chose. Le rêve témoigne de cette aptitude infinie de l'inconscient, qui chiffre et sait faire avec tout ce qu'il rencontre. Ici, il humanise le gadget comme ce qui

7 J'évoque l'expression de Lacan dans la conférence déjà citée, « Mon enseignement, sa nature et ses fins », op. cit., p. 100.

8 LACAN J. Le Séminaire « Le moment de conclure », leçon du 15 novembre 1977, publié sous le titre « Une pratique du bavardage » *Ornicar?*, n. 19, p. 9.

est *extime* (même si cette humanisation est conditionnée par un certain ratage). Et c'est ainsi que je me pose la question : l'inconscient, ce travailleur fameusement inépuisable ne peut-il constituer le remède idéal à la production illimitée du capitalisme ? Colette Soler insiste que de par sa structure, le discours capitaliste n'est pas l'envers du discours analytique, mais son opposé. Une telle conjoncture est-elle défavorable ou bien favorable à la psychanalyse[9] ? Sur ce point, il serait également important de distinguer entre une plainte possible des psychanalystes et une plainte concernant la psychanalyse ou les psychanalystes comme aliénés de la subjectivité de leur époque. Colette Soler souligne comment, dans la nouvelle donne de l'empirisme biologique, les signifiants de la science éclipsent ceux qui disent le pouvoir de l'inconscient. Mais où cela se produit-il ? Quoi qu'il en soit pour les discours publiques, et l'enchantement des pouvoirs d'État avec la science, il me semble qu'une fois que ces nouveaux maîtres-mots passent par la bouche d'un individu, ils peuvent aussi parler de la division du sujet dans un « mon cerveau me dit de », ou de l'énigme du sexe dans les « hormones », ou ledit destin encodé dans « les gènes ». Est-ce gênant pour nous de s'arrêter à leur résonance subjective ? Diminuent-ils nécessairement une croyance en l'inconscient ? Ironiquement, de l'autre côté des choses, toute analyse peut passer avant qu'un sujet ne réduise ce qu'il considérait comme un symptôme à un dysfonctionnement purement organique.

Le deuxième récit qui guide mon questionnement nous plonge dans l'horreur d'événements récents. Après l'explosion en août à Beyrouth, mon amie Hélène Issa disait :

Je n'arrive pas à retrouver aucun mot pour en dire quelque chose… La situation dans le pays est si affreuse, incompréhensible, aussi. On aurait pensé qu'un événement aussi terrible pourra solliciter l'effet d'un réveil. On s'aperçoit que l'on a compté peut-être sur une sorte de dernier alarme pour faire des choses autrement dans ce pays. Le pire est de voir comment les politiciens continuent à mentir. Le pire est qu'ils puissent continuer à mentir, même en ce qui concerne cette explosion.

Ces paroles amères montrent ce qui a été déjà évoqué : des irruptions du réel, on espère qu'elles deviennent un point de bascule, un réveil[10]. Et pourtant, rien ne l'assure. Dans ce récit, il semble que le pire est surtout comment face au réel, les mensonges continuent. Certes, le moment qu'on parle, on dit la vérité, on dit toujours la vérité en tant que parler implique un lieu d'où l'on parle, soit l'affirmation logique sinon existentielle d'une position. C'est la vérité des mensonges.

Mais dans ce contexte je pense à ce que Lacan évoquait en 1957, dans *L'instance de la lettre dans l'inconscient,* quand il parlait de la résistance interne au discours (et la résistance des psychanalystes à la psychanalyse !). À ce moment, il n'avait pas

9 Pour le contexte d'une telle réflexion, il est également important d'ajouter qu'en Pologne, la psychanalyse n'a jamais été vraiment présente aux universités, ni aux hôpitaux, d'où nous ne nous plaignons pas qu'elle en soit chassée.

10 Un souhait exprimé dans le contexte de la pandémie lors de plusieurs discussions, et je note sa présence non pas seulement dans notre communauté de psychanalystes, mais quasiment partout.

encore inventé l'inconscient-réel et ne comptait pas sur le réel pour son effet de toucher. Il disait alors « On s'habitue au réel. La vérité, on la refoule (...). À une vérité nouvelle, on ne peut pas se contenter de faire sa place, car c'est de prendre notre place en elle qu'il s'agit. Elle exige qu'on se dérange. On ne saurait y parvenir à s'y habituer seulement[11]. »

Je veux donc faire un retour sur la question « à quoi sert la vérité face au réel ? », à cause de son poids politique dans le temps des *fake-news.* C'est aussi un rappel, quelque peu brutal, que je fais à moi-même, de me méfier de l'aspect prêt-à-porter des expressions de Lacan, et ici je pense à celle sur la vérité menteuse.

La plupart des formulations de Lacan demandent un travail considérable pour être appréhendées dans le contexte de son enseignement et le contexte de son époque. Dans la nôtre, pour éviter le risque de transformer l'extraterritorialité de la psychanalyse — surtout en ce qui concerne la psychanalyse en extension — en une bulle, voire un alibi de slogans, je propose que nous soyons particulièrement attentifs à celles de ses expressions qui se confondent avec ce que Colette Soler appelle le *narcynisme* de notre époque. Souvent, ce sont celles liées à la fin d'une analyse, surtout les formulations qui prennent la forme de conclusions négatives — il n'y a pas de garantie, l'Autre n'existe pas, et bien évidemment : il n'y a pas de rapport sexuel.

11 LACAN J. « L'Instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil 1966 p. 521.

L'IMPÉRIALISME DES MODES DE JOUISSANCES PASSE PAR INTERNET

ELIE HELOU

Colette Soler nous parle dans son texte des modes de jouissance et de leur impérialisme. Je tente ici d'éprouver cette idée à l'engouement des jeunes pour internet.

Autrefois, les enfants demandaient des conseils aux parents, et ceux dont les parents étaient absents, les demandaient à d'autres membres de leur famille. Aujourd'hui, cette recherche active n'est plus nécessaire. On peut recevoir passivement à partir d'un écran le conseil recherché, tout en étant physiquement seul.
Déjà à partir de 1921, Freud repensait la fonction du père la trouvant en déclin. Lacan, lui, parlera des Noms-du-pères, posant par-là que l'idée que se faisait Freud de la fonction paternelle n'existe plus. Le pluriel des noms (du père) nous renvoie plutôt à penser que c'est l'un-père ou son unité qui se trouve en déclin par la multiplicité des fonctions. Déjà la mise à mal du monothéisme par les révolutions sociales et les découvertes de la science soutient cette perte de l'unité du père. Peut-on réunifier le père ? Cette question suppose une vaste recherche. Quant à moi, je tente de montrer que l'impérialisme des modes stéréotypés d'une identification imposée et basée sur une illusoire réunification, est en fait l'impérialisme des modes de jouissance via internet.

En effet, les modes identificatoires proposés par l'internet mettent en chantier la problématique du père réel. Prenons le cas suivant : un adolescent de 14 ans cherche à apprendre à renforcer sa faible confiance en lui et à apprendre à être un homme. Son père ayant une structure perverse n'avait pas réussi à être là pour lui. Sa mère a du mal à le laisser grandir et s'éloigner d'elle…

Il ne s'agit plus d'évoquer la réalité du père ni même sa fonction symbolique ou celle imaginaire, mais le réel, c'est-à-dire l'indicible impossible à représenter ; ce réel auquel le sujet tente d'échapper mais à quoi il reste soumis. Cet adolescent en effet pourrait regarder à travers l'écran pour voir de la pornographie ou espionner les filles via les réseaux sociaux. Mais notre ado, comme tant d'autres, tape dans son moteur de recherche : « Comment devenir un homme ? Entrez. ».

La défaillance du père réel mènera l'adolescent aux psychoses ou aux addictions. Pour un adolescent, il ne s'agit pas de rencontrer un père symbolique qui pourrait incarner la loi et l'autorité, ni un père imaginaire qui pourrait lui imposer les limites de la représentation du corps et des supports des images identificatoires. Voyons ce qu'il en est de notre adolescent.

En fonction du site, une gamme de réponses peut apparaître : une liste de contrôle ; une vidéo avec une liste de contrôle ; des articles (avec une liste de contrôle) … C'est comme s'il s'était retrouvé chez McDonald en train de commander un McMan ! Notre ado donc va lire « Bonjour et bienvenue sur ma chaîne. Ici, vous découvrirez tout ce qu'il y a à savoir pour grandir et devenir vous-même. Avec cette économie qui sévit actuellement, vos parents sont obligés de travailler de longues heures pour pouvoir payer les factures. C'est pourquoi il est compréhensible que vous vous retrouviez à passer toute la journée et la nuit seul, sans personne pour vous guider.

Internet est là qui vient à la rescousse ! Regardez mes vidéos pour en savoir plus sur la puberté, la féminité, la masculinité, comment se raser, comment s'habiller, comment préparer et cuisiner des repas sains, comment se comporter en société et tout ce qu'il y a à savoir sur grandir au 21e siècle ! ».

Derrière des écrans bidimensionnels qui coulent à l'infini, des gens, des x, agissent comme un supposé savoir. Des ados désespérés de trouver quelqu'un qui s'occupe d'eux et les guide sont pris en charge par des anonymes à l'autre bout du monde. Ce sont des inconnus avec lesquels pourtant ils développent une relation intime et à sens unique.

Ce mélange de *Heim* et *Unheim* (familier/étranger), fait que des anonymes deviennent leurs idoles ou leurs modèles d'imitation et de recherche, en tant que supposés savoir, selon le désir de l'Autre, pour la validation de leur comportement d'adolescents. Toutefois, les personnes derrière les chaînes en ligne, qui travaillent à des fins monétaires dans l'ensemble, n'ont pas vraiment besoin de faire grand-chose pour cette validation. En fait, ce qui se passe c'est que les ados utilisateurs du site sont « vendus » à diverses entreprises en tant que listes de données d'informations et de statistiques, qui établissent ainsi leurs algorithmes, permettant à la technologie de leur offrir par la suite des objets *a* de substitution au leurre desquels ils se laissent prendre. Ainsi, le schéma classique de création d'un besoin là où il n'y en avait pas est appliqué.

Le marché séculaire s'est élargi à toute la terre. Les producteurs capitalistes, experts pour rendre les masses accros à leurs produits banals, s'appuient alors sur diverses techniques de marketing pour s'assurer que les consommateurs continuent à vouloir combler les lacunes illusoires par leurs gadgets. Tout se passe comme si la psychanalyse avait un nouvel élément à ajouter à sa trésorerie. Des expressions telles que « j'ai vu ceci en ligne » ou « j'ai appris cela grâce à une vidéo », peuvent porter avec elles quelque chose de plus que la simple saisie d'informations provenant d'une source médiatisée. La question qui se pose encore une fois est, quelle part du réel, apportent-t-elles ?

Les contenus en ligne peuvent remettre en question le rapport à l'inconnu. Les observateurs s'apparentent à des êtres parlants qui ont été marqués par le langage du net. Mais être ainsi marqué ne signifie pas que le processus soit terminé. Internet est un endroit idéal pour que les symptômes trouvent leur place. C'est comme s'il y avait cette voie pervertie qui s'est développée au moment où les gens pourraient devenir *aussi* anonymes. Il semblerait que le voyeurisme, l'exhibitionnisme et le fétichisme y ont trouvé un terrain riche pour se développer.

Néanmoins, cette nouvelle facette d'Internet en tant que plateforme éducative qui nous apprend à être, a fait entrer en jeu ce que je peux appeler l'Internet-parent réel. L'Internet ne reste donc pas simplement une source de savoir mais le surpasse dans le rôle de tiers inconnu. Dans le cas de notre jeune homme, lorsqu'il se rendait chez son père pour lui poser des questions sur l'adolescence, le père lui disait alors

fièrement : vérifions les réponses en ligne. La ligne — ou le lien — entre le père et le fils est devenue un « en ligne », aidant le fils à se rapprocher du langage « internet-isé » mais non internalisé. Cela peut sembler étrange car le fils qui cherchait en fait le père comme l'autre-qui-répond et s'engage, a été redirigé vers une unité métallique de traitement omniscient à mi-chemin à travers le monde ; donc vers nulle part.

Il semble légitime ici de nous poser la question : qu'en est-il de la jouissance ? À ce niveau, Internet ressemblerait à l'Autre, dans le sens qu'il est sans fin, il contient un débordement d'informations comme trésor de signifiants, il accepte tout et tout le monde, c'est pareil à un état de confusion incestueux mais impossible, dans une virtualité répercutée. Cette *lalangue* de remplacement fait que des modes de jouissance *Autres* trouvent leur place dans ces liens multiples.

Peut-être pour la première fois dans leur histoire, les parents disposent d'un nouvel outil sur lequel s'appuyer pour que leur symptôme se solidifie. Et c'est un multi-outil : et pour le savoir, et pour la jouissance, ce qui en fait l'instrument impérialiste par excellence. Un instrument aveugle qui donne les mêmes réponses à tous ceux qui fréquentent le site sans distinction d'âge, de sexe, de goût, de subjectivité, et engloutit le sujet dans une jouissance autiste.
Dans ce faux miroir se mirent des milliers d'adolescents habillés de la même façon, mangeant les mêmes choses, prononçant les mêmes mots, jusqu'à cette *lalangue* qui se vide de sa subjectivité. Et puisqu'un non-sujet factice et leurrant prétend être toute la vérité, l'acte de subjectivation ne peut pas se produire proprement.

Mon intervention a posé plus de questions qu'elle n'a apporté de réponses, mais j'y ai mis mes préoccupations d'éducateur et de psychanalyste.
Merci.

LA RECONQUÊTE DU CHAMP LACANIEN : SUITE SANS FIN

COLETTE SOLER

> Lacan, parlant de son enseignement, dit qu'il s'y est imposé : « vraiment comme discipline de ne jamais répéter la même chose, de ne pas dire ce qui est déjà courant, quoique ce qui est déjà courant ne soit pas tout à fait inessentiel à connaître. »
> *Mon enseignement,* 1967, Seuil 2015, p. 15.

J'ai choisi cet exergue parce que notre moment actuel dans la psychanalyse m'a amenée à me reposer la question cruciale de ce que vaut ce qui se concocte dans le discours analytique proprement dit, ce lien qui, s'il est ce que Freud et Lacan en ont dit, se distingue de tous les autres.

Ce que nous... faisons

Dans un moment comme le nôtre aujourd'hui, nous sommes tous convoqués, que nous le voulions ou non, à prendre position sur diverses décisions. Et dès qu'il y a décision, les justifications suivent car je crois bien que les parlants ont la passion de l'auto justification. Lacan en a fait état à propos de la colonisation et de « l'humanitairerie », encore un néologisme dont elle se justifie. Du coup on ne peut pas ignorer à quel point ce que l'on fait a la préséance sur ce que l'on en dit. J'ai en tête une phrase de Lacan dont j'ai oublié la provenance, elle est tardive, elle dit « vous êtes ce que vous faites ». Cette phrase jette un certain regard de dérision sur la pensée, et marque en tous cas la préséance de l'acte sur la pensée. Elle va bien avec l'idée, contemporaine chez Lacan, que l'homme pense débile. Pourtant je ne crois pas que ce soit une invitation à cesser de penser — la psychanalyse notamment — et à oublier que l'acte n'est pas le passage à l'acte, qu'il y a donc des actes plus ou moins éclairés. C'est ce qu'impliquait d'ailleurs, avant même *Fonction et champ de la parole et du langage,* la notion du *temps pour comprendre* et aussi ce qu'il a appelé l'effet d'acte « d'une symbolisation correcte[1]. »

J'évoque ce point parce que dans tout ce que nous brassons de textes dans nos échanges — et je suis en train d'en proposer un de plus — je ne peux pas éviter personnellement d'être habitée par un sentiment certain de la vanité de l'exercice. Et je me demande parfois si tous ces textes, en plus de leur fonction d'escabeau, n'ont pas simplement pour fonction de nous distraire au sens fort de Blaise Pascale, nous distraire de ce qui advient de réel — et je ne parle pas du Covid —, je parle de ce qui advient dans une psychanalyse. La passion du divertissement s'ajoute chez les parlants à celle de la justification. Mais enfin quand on a commencé, le mieux que l'on puisse faire c'est de continuer. Je vais par conséquent continuer sur ma lancée, et ce que je vais dire se détache sur le fond de la question précise que j'ai évoquée au début : qu'est-ce que ça vaut aujourd'hui ce que nous faisons dans la psychanalyse pour les psychanalystes eux-mêmes ?
Je sais bien que Lacan a dit de la psychanalyse que c'était une pratique sans valeur,

1 *Radiophonie*, Scilicet 2/3, Paris, Seuil, 1970, p. 75.

mais cette thèse complexe, ne signifie pas que la psychanalyse ne vaut rien. Dans la pandémie, chacun a écouté une masse de témoignages et cette situation a ranimé pour moi la question de ladite écoute analytique.

À la phrase que j'ai mise en exergue j'aurais dû ajouter cette autre qu'il citait, de Max Jacob, « le vrai est toujours neuf », ce qui suppose que seul du neuf peut être vrai. Et je me demande comment dans nos luttes pour exister face aux forces contraires, comment ne pas trahir cette exigence qui fonde la psychanalyse depuis Freud. Dans le texte que je cite, Lacan notait d'ailleurs, « il y a évidemment un grand désarroi sur le sujet de la vérité psychanalytique[2] ». Il nous a certes appris à reconnaître que la vérité a une portée réduite. Elle est complexe, distincte de l'exactitude mais c'est une dimension irréductible de la psychanalyse. La question se pose dans chaque cure, mais plus encore concernant notre présence dans le monde puisque là nous nous avançons avec une promesse. Une promesse qui a prétendu à la subversion avec Freud, et Lacan. Nous n'osons plus y prétendre vraiment mais nous soutenons encore qu'elle est autre que les offres des discours communs, pas seulement autre que celle des gadgets du capitalisme, mais également autre que celles des promesses seulement thérapeutiques. Ils sont plusieurs ces discours au sein même de chaque pays à faire des promesses. Mais qui dit promesse dit aussi risque du « boniment[3] » ; c'est le terme de Lacan. Il le disait en 1967, et ils n'ont pas disparu depuis, ils ont juste changé de thématique. Un qui domine chez nous et il domine tellement que je peux le citer sans viser personne en particulier, il est d'ailleurs directement repris du discours commun : c'est le respect des différences, alors que le spectacle du monde et surtout les divisions du monde des analystes depuis toujours attestent que le moins que l'on puisse dire c'est que ce n'est pas ce respect qui préside aux relations entre les différences. Mensonge de la conduite donc, je l'ai évoqué dans la diagonale avec Gabriel. Je ne sais pas d'ailleurs pourquoi on dit mensonge de la conduite, alors que la conduite ne fait que démentir le mensonge du discours.
Lacan en tous cas, lui, a fait un sort dans ce même texte. Je tiens quand même à vous restituer ses propos : « Le psychanalyste pris au collectif, les psychanalystes quand il y en a une foule, une tripotée, veulent qu'on sache qu'ils sont là pour le bien de tous. » [...] Ils « veulent absolument être du bon côté, du côté du manche. Alors pour le faire valoir, il faut qu'ils montrent que ce qu'il disent [...], ça s'est déjà dit[4]. » « Boniment », donc. « Ça vient de loin, *Propaganda fidei* », ça s'est toujours fait, la question est de savoir si c'est tenable pour la psychanalyse[5]. »

Vous voyez comme cette question est d'actualité pour nous puisque nous voulons nous pencher sur la politique de l'extension comme de l'intension, avec un *s* à intension bien sûr. J'essaye d'avancer.

Dans ma réflexion sur notre politique analytique, je me suis tournée vers l'exemple

2 P. 29.

3 P. 21.

4 P. 19.

5 *Mon enseignement,* Paris, Seuil, 2005, p. 21.

de Lacan. Je pense que j'y ai été poussée par l'inquiétude que me procure le fait que l'on se réfère souvent à Lacan non seulement comme à une bible mais comme un intouchable. Un intouchable ne peut rien nous apprendre de valable, car à le traiter ainsi nous nous interdisons tout examen critique d'évaluation. Je reste un peu sur ce chapitre des interprétations de Lacan.

Questions à notre politique de l'interprétation

Dans l'exemple Lacan je ne suis pas allée loin, j'ai juste fait valoir que ses interventions publiques, — et c'est le chapitre de l'analyste dans le monde n'est-ce pas —, l'évènementiel était laissé de côté. Avec une petite exception cependant au moment de l'événement « dissolution de son École ». Toutes les autres étaient des interventions interprétatives. J'ai pensé que c'était l'occasion pour aujourd'hui de mettre sur le tapis, ce que nous appelons, ce que j'ai moi-même appelé, une politique de l'interprétation. C'est nécessaire pour éviter d'en faire un usage qui serait, disons… lévitatoire. Je me suis lancée dans une petite prospection des interprétations de Lacan quant au monde dans lequel il vivait. Évidemment, je ne prétends pas à l'exhaustion quoique les recenser toutes serait amusant. Depuis que j'ai commencé, je n'arrête pas d'en trouver de nouvelles.

J'ai commencé par le colonialisme dans l'article de *Télévision*, j'y reviendrai parce que ce que j'en ai dit n'est pas l'essentiel. Je ne mets pas le racisme dans la série des interprétations, car il ne l'interprète pas à proprement parler. Décrire un phénomène ou en construire la structure et l'interpréter, ce n'est pas la même chose. La sociologie ne prétend pas être une discipline d'interprétation, par exemple. Interpréter c'est faire une lecture de ce qui n'est pas manifeste, voire dissimulé, et à une interprétation on peut toujours demander d'où elle part, quel est son levier de lecture. Après 1970, Lacan l'a dit simplement : on ne peut interpréter ce qui advient dans un lien social, qu'à partir d'un autre discours. De nos interprétations, nous prétendons qu'elles viennent du discours analytique, encore faut-il le prouver et dire de quoi elles partent dans le discours analytique. Est-ce de son savoir, est-ce de sa production, est-ce de sa béance ? C'est ce que j'ai cherché dans les interprétations de Lacan et ce n'est pas une question sur leur validité, encore moins sur leur efficacité.

Mais je finis sur le racisme. De *Télévision*, il ressort que ce n'est pas mépris du prochain, ce n'est pas la haine d'un qui diffère dans sa jouissance, qui est donc Autre avec une majuscule, quoique tout racisme implique ces deux affects. Le racisme se place au niveau des collectifs, « racisme des discours en action » dit Lacan. Ce n'est pas une interprétation, c'est une thèse, solidaire de la conception analytique du lien social qui dit que les races sont des fabrications des discours, donc nullement biologiques, et qu'en outre le racisme ce n'est pas simplement un phénomène psychologique, il est solidaire de la consistance des discours. D'ailleurs notez qu'il est aussi vieux que l'humanité, qu'il existe fort bien sans et avant la colonisation, et s'il faut une preuve, c'est l'anti sémitisme. Le racisme c'est la haine des versions de la jouissance organisée par d'autres discours, l'envers en quelque sorte du narcissisme collectif dont Lacan a parlé, qui fait qu'au sein de chaque discours on se préfère, on préfère ses propres mœurs et on les justifie comme les meilleures. Ainsi

toutes les guerres de religion relèvent-elles du racisme. Les colonisations qui ont commencé bien avant le capitalisme, y ajoutent autre chose : d'imposer ses propres mœurs par la force. Et je ne tiens pas pour de hasard que dans sa version écrite de *Télévision* dans son article sur le colonialisme, sur lequel je reviendrai, Lacan ne mentionne pas à l'écrit le terme racisme qu'il a prononcé à l'oral et auquel il a consacré un autre article.
Je choisis trois interprétations.
Deux interprétations du communisme, une en 1967 dans la conférence dont j'ai tiré mon exergue, et une dans *Radiophonie*, en 1970. C'était une époque où le communisme avait encore un poids que l'on n'imagine plus. Un des intérêts de la première pour nous, c'est que Lacan n'avait pas encore produit l'idée du discours comme ordre de jouissance et qu'il s'exprime donc en d'autres termes en se référant au discours analytique, dont il note qu'il n'y a pas de raison de le limiter au champ de la psychanalyse. Façon de dire déjà que l'ordre subjectif et discursif c'est le même.
Je cite :
« On pourrait peut-être s'apercevoir que s'il n'y a pas de conscience collective, la fonction du désir de l'Autre est tout à fait essentielle à considérer et spécialement de notre temps quant à l'organisation des sociétés », dit-il. Il précise donc le maître mot du désir de l'Autre en jeu dans le mouvement communiste. Il est fondé, dit-il, « sur une justice au sens distributif du terme ». Ce n'est pas une interprétation, il prend simplement au mot les slogans qui couraient les rues de la propagande, « à chacun selon ses besoins ». Il commente qu'il y a une corrélation avec le sujet de la science — je passe sur ce point —, puis vient une interprétation : elle porte sur ce que l'on sait aujourd'hui, qui à l'époque ne stupéfiait que quelques esprits informés, à savoir la force collective des mensonges sur l'effectivité de cette juste distribution. De fait, Le mur n'était pas encore tombé.

L'interprétation pose qu'il y a une corrélation entre le désir qui est au sommet du régime et le fait que ses mensonges institués aient pu résister et aux expériences et aux preuves contraires durant si longtemps. Il ajoute : « Ne croyez pas, hein, que je sois en train pour l'instant de tenir des propos anti-coco » et il passe donc équitablement à l'interprétation du libéralisme. Il demande alors, je cite, « l'autre côté où le désir de l'Autre est fondé sur ce qu'on appelle la liberté, c'est-à-dire l'injustice, est-ce que vous croyez que ça vaut mieux ? » Je souligne le raccourci « liberté — injustice ». Ça donne un pays « où l'on peut tout dire, même la vérité », c'est une constatation, mais voilà l'interprétation, à se fonder sur l'idée de liberté, eh bien, « quoiqu'on dise, ça n'a en aucun cas aucune espèce de conséquences. » Donc « liberté — indifférence à la vérité ».

Vous voyez, ce qu'il y a d'homogène entre les deux interprétations c'est qu'elles se font à partir de la place réservée à la parole vraie. Ça se confirme avec le deuxième passage sur le communisme que l'on trouve dans *Radiophonie*. Dans un article sur le marxisme et sa révolution effective, il interprète les communistes à qui il a eu affaire en France[6]. Il s'agit des psychiatres communistes qui tenaient alors le haut du

6 *Radiophonie*, Scilicet 2/3, Paris, Seuil, 1968, p. 92.

pavé, on n'arrive plus à l'imaginer aujourd'hui, le nom le plus connu est peut-être Bonnafé. Il note qu'ils n'ont jamais rien voulu savoir, dit-il, de ce qu'il articulait autour de « la suture des béances de l'inconscient ». Cette « fin de non-recevoir », il l'interprète par le fait qu'ils — les communistes — se sont constitués en contre société, qui parodie — en tous cas re-duplique — la société bourgeoise, travail, famille, patrie, ce qui va avec trafic d'influence et l'hypocrisie universitaire. Dit autrement, ils se sont structurés selon le discours du maître, ce qui est un paradoxe au regard de la justice revendiquée. L'interprétation pose là encore une relation entre l'ordre du discours et ce que l'on accepte de savoir de la vérité, désignée ici par suture des béances de l'inconscient. D'où sa conclusion, « partout où mon effort eu pu desceller le monopole psychiatrique, je n'ai jamais recueilli d'eux de réponse… qui ne s'aligna sur l'hypocrisie universitaire. »

La question n'est pas de savoir si elles sont justes ou pas ces interprétations, et jusqu'où, mais quel est le terme relativement auquel elles sont faites. C'est bien clair, en chaque cas, c'est la place faite à la dimension de la vérité.

Pareil pour cet autre exemple. « On ne saura jamais ce qu'Hitler doit à l'analyste de Gœbels ». C'est fort de tabac. Mais quand on regarde les entours de cette phrase, on voit qu'il est en train de dénoncer les analystes de la Ve Avenue de New York, donc *l'ego psychology* qui promeut la norme anti analytique du moi fort. Ça n'interprète pas Hitler, mais le lien entre la posture de serviteur de Gœbels et l'analyste qui travaille au moi fort. On trouve la clé plus explicite de cette interprétation dans *Mon enseignement*, quand il dit que le moi fort ça fait le bon employé, il faut un moi résistant pour être un bon employé. Et oui puisque le moi fort est celui qui se soumet inconditionnellement au principe de réalité, qui s'adapte. Le moi fort vous constitue en instrument de la demande de l'Autre, le contraire du révolté ou du critique. C'est la servilité renforcée de Gœbels qui est ciblée, alors que l'analyse est supposée libérer de cette prise de l'Autre.

Ces trois interprétations de Lacan — du communisme, du libéralisme, de l'obéissance sans faille de Gœbels — partent toutes analytiquement du même point ; à savoir la place réservée en chaque cas à la dimension écrite néologiquement avec un *t*, la *dit-mension* de la vérité. La vérité, on sait que Lacan en fait une place dans chacun de ses quatre discours, et que pour le discours analytique, il y inscrit le savoir inconscient. Je ne développe pas, mais ça indique que, même si nous ne jurons plus que par le réel dans notre commun discours, et même si Lacan a dit beaucoup de mal de cette *dit-mension*, elle est irréductible. Elle est toujours le grain de sel qui fait grincer les rouages huilés des sutures discursives où elle introduit une béance. En fait, elle est la place où se manifeste que la touche de l'inconscient est présente dans chacun des quatre liens sociaux que sont les quatre discours. Thèse que Lacan avance dans *Télévision*. Elle y est présente sous la forme de leur « impossible suture », pour reprendre le terme qu'il utilisait dans l'interprétation que j'ai évoquée. C'est là que le discours du capitalisme se distingue, qui, de son cercle, supprime les places constituantes des discours et donc la disjonction entre vérité et production. N'y reste alors avec l'omniprésence de ses gadgets, avec l'omniprésence corréla-

tive du « manque à jouir » comme il le dit dans *Radiophonie*, manque propre à la civilisation des progrès de la science.

Pas sans la vérité

Plus concrètement, comment peut-elle être toujours neuve, la vérité ? Ça tient à notre rapport au langage qui est gouverné par le discours cour-courant. Or la vérité dépend, pour sortir toute nue du puits, de la possibilité pour chacun d'user des mots qui sont les siens, puisque dans *lalangue* que nous avons en commun, il y a des mots ou des syntagmes, disons des unités qui s'isolent, se distinguent, qui pèsent plus que d'autres, qui sont coalescents à des émotions intimes, à des vibrations, bref nous disons à de la jouissance singulière, pas forcément plaisante, souvent traumatique. Ces mots ne sont pas nécessairement originaux, ce sont parfois de vieux mots, qui viennent de loin dans le passé collectif ou individuel, mais qui sont rénovés par leur coalescence avec cette jouissance singulière. Avant de parler de *lalangue*, Lacan disait déjà que pour chacun il y a un fragment de discours qui lui est plus précieux que sa vie même. Là est son ancrage, il est verbal, ou plutôt verbalo-corporel et il faut en conclure que les plus déracinés ont quand même des racines. La biographie, *l'historiole*, en vient, quoiqu'elle les recouvre, et l'analyse y ramène, les met en valeur. Ça n'exclut pas évidemment que d'autres mots parallèlement s'inventent, sous l'effet néologisant des poignances des expériences, car la chose ne cesse pas de *faire mot*, comme disait Lacan. C'est le poète qu'il y a en chacun.

Alors je reviens au prix que nous donnons au discours analytique. Je remarque combien les sujets que nous recevons, comme les analystes en collectivité d'ailleurs, parlent une langue commune. Celui ou celle qui demande une analyse le fait certes toujours car quelque chose fait effraction dans ses habitudes du quotidien, mais je suis frappée à chaque fois de constater combien les analysants, et de tous âges je le souligne, quand ils commencent à nous parler à partir de cet accroc, combien ils sont pris dans une sorte de gangue discursive — quoique diverse selon les milieux auxquels ils appartiennent. Elle a ses maîtres-mots, ses thèses pour tous convenues, ses préjugés, et aussi ses valeurs fondamentales d'où le sujet s'évalue lui-même. Et dans le capitalisme, ça peut être n'importe quoi, que les psychanalystes n'aiment pas, la réussite, l'autonomie, le pouvoir, le courage, la liberté… mais c'est toujours du commun, du déjà pensé, du genre de celui qui s'échange sur les réseaux. Dans tout cela, pas trace d'un lambeau de discours qui leur soit propre. Il n'y a pas à le leur reprocher bien sûr, le psychanalyste reçoit tout ce qui lui vient, et n'a pas à le mesurer à ses propres préférences sociales qui ne valent pas mieux, puisqu'être apparolé à un discours c'est parler la langue de ce discours, et subir les corpo-rections auxquelles il préside. J'ai déjà commenté ce terme, la rection est un terme de la linguistique. Un « rapport de rection » y désigne les liaisons grammaticales entre les mots. Et la corpo-rection désigne la régulation des corps par le discours, laquelle s'ajoute à la régulation des sujets par leurs identifications.

La seule chose qui lui est propre à ce sujet qui arrive c'est, quelle que soit sa structure clinique, l'accroc que j'évoquais, ce que nous appelons ses symptômes, les

grains de sable dans les rouages de sa conformité fantasmatique, et qui nous indiquent qu'il n'est pas tout apparolé au discours commun, que la vérité de sa jouissance ne se réduit pas à celle de ses semblables. Ces ratés symptomatiques sont le signe que les corpo-rections standards, communes, ne sont pas le tout des jouissances et laissent place justement à la *dit-mension* de la vérité ; je ne sais pas si je dois dire à la vérité de la jouissance ou à la jouissance de la vérité puisque les deux sont coalescentes, et se constituent par *lalangue* privée de chacun.

On entend souvent dire que la vie privée, en tant que ce qui est soustrait au commun justement, ça n'existe plus dans notre monde capitaliste, que l'œil de l'Autre a percé et perce tous les recoins, de même que les corps se sont dénudés, ont ôté jusqu'à leur feuille de vigne. Eh bien, la psychanalyse au fond s'occupe d'un recoin inexpugnable, celui de ce que j'appelle ici *lalangue* privée, c'est un autre nom de l'inconscient. Inextirpable et à nulle autre pareille, cœur du symptôme fondamental, réel. Rien d'autre ne permet d'échapper à la captation du prêt-à-penser qui nous assaille de partout et dont les analystes sont eux aussi les victimes.

C'est ainsi qu'au cours d'une analyse, on fait cette expérience unique comme analyste, de voir les sujets des divers milieux du capitalisme que nous avions reçus au début, devenir, si je puis dire, de plus en plus eux-mêmes. Non qu'ils puissent donner la formule de cet « eux-mêmes », en raison du *mi-dire* de la vérité articulée, mais cet « eux-mêmes » pour chacun se met en acte dans le resserrement, non seulement de son récit, mais de la langue propre qui le porte, monde capitaliste ou pas. Avec ce recentrement — je dois ce terme à une analysante —, ce centrement qui justement ne ment pas sur les racines, on est arrivé à l'indéracinable. C'est dire qu'au-delà de la destitution subjective, l'analysant aura troqué l'assurance de son fantasme pour l'assise réelle de son symptôme fondamental. C'est ce qui fait sans doute que Lacan ait pu dire qu'il ne pensait pas que nous soyons complètement gadgetisables.

Les critiques à faire à la vérité en tant qu'elle est toujours religieuse, qu'elle sustente le dieu du sujet supposé savoir, et qu'elle est impuissante à conclure, ces critiques portent sur la vérité en tant qu'articulée en chaîne. On ne peut pas en faire science, évidemment, et comme disait Lacan, une psychanalyse mordue par la vérité serait une foutue psychanalyse, pour ne pas dire une psychanalyse foutue. Et Lacan n'a cessé de chercher ce qui peut y faire butée, les mathèmes, la logique, le réel. Il n'empêche que la *dit-mension* du dire de la vérité est inhérente à la psychanalyse.

Une reconquête non impérialiste ?

Quelques considérations politiques s'en déduisent. J'ai évoqué *une reconquête du Champ Lacanien* ? — avec un point d'interrogation. J'en ai repris le titre car j'avais une question surgie dans nos débats : une reconquête du Champ Lacanien qui ne soit pas un impérialisme est-elle possible ? Autrement dit, y a-t-il un universalisme de la psychanalyse ? L'universalisation du sujet de la science, celui du cogito, qui signifie exclusion de tout ce qui distinguerait les sujets, entre en contradiction avec le fait que l'ordre des discours, l'ordre des jouissances des discours ne vont pas

vers l'universel, mais vers les ségrégations. Ce sont tous des discours de la jouissance, qui tous à ce titre relèvent du « racisme des discours en activité », lequel préside aux ségrégations. Même l'analytique, et ce n'est pas moi qui le dit mais Lacan[7]. Il faut bien ça, que ce soit lui qui le dise, pour que quelques-uns au moins arrivent à l'apercevoir.

Alors comment une psychanalyse, qui procède au un par un, qui vise à la vérité des singularités de jouissance pourrait-elle avoir une portée universaliste ? Eh bien ce paradoxe est un faux paradoxe tant que reste affirmée, en acte et pas en bla-bla, la vérité singulière des inconscients. Pour cela il faut évidemment que les analystes continuent à croire à la radicalité de ce qu'ils font et à la vouloir, cette radicalité. Rien de pire à cet égard que l'œcuménisme analytique, c'est l'arme absolue des discours adverses contre la psychanalyse. Si tout parlant, du fait d'être parlant, est affecté d'un inconscient qui lui est propre à titre de langue-jouie, quels que soient son idiome, sa nationalité, sa localisation géographique, alors nous pouvons viser à l'expansion du discours analytique à tout parlant. Et d'autant plus d'ailleurs que les singularités même des jouissances parlantes comportent un universel, l'objet *a* comme effet de la cisaille signifiante qui, lui, vaut pour *touthomme* — quoique peut-être pas pour toute femme, mais je laisse ça de côté. C'est d'ailleurs ce qui justifie que nous ayons créé une Internationale et soyons fondés à ne soutenir aucun nationalisme. La délocalisation de la psychanalyse est impliquée par son discours même, elle est anticoloniale par définition quand elle est la psychanalyse, et c'est dire que l'analysant d'où qu'il soit, s'il est analysant, ne peut pas être un colonisé et ceci même si son pays est colonisé.

À moins bien sûr que l'on ne dise par métaphore que sa langue propre colonise son corps, c'est le cas, mais c'est une autre problématique. Intéressante aussi et très actuelle dans les débats publics. Les minorités à l'endroit du « commun » clament leur liberté sexuelle, ils disent ainsi, sans le savoir, qu'ils préfèrent la colonisation du corps et du sexe, par *lalangue* qui est sans maître, plutôt que par le discours qu'ils disent patriarcal, pour signifier qu'il est du maître. Vieux débat lancé il y a longtemps par Deleuze et Gattari jouant la carte de la dérive schizophrénique contre l'Œdipe supposé de grand papa, main dans la main d'ailleurs avec la thèse de Foucault sur le libre choix des plaisirs. Qui eut cru que l'aspiration au vieux libre arbitre ferait retour dans la psychanalyse comme arme contre le symptôme ? L'ironie de l'affaire c'est que la colonisation du corps par *lalangue* ne laisse place à aucune liberté, et le rive plutôt au noyau inamovible qui fait le réel de chacun. Ce réel, c'est ce que le dire de la vérité vise d'ailleurs, et rate. À moins que pour certains sujets il n'y ait pas de noyau et que ce soit la dérive même qui fasse symptôme, ça existe, mais ils n'en sont pas plus libres pour autant car elle ne leur est pas moins imposée.

Puisque je termine sur cette note, je vais compléter ma lecture du paragraphe de *Télévision* à la fin de la réponse à la question V que j'ai évoquée, où Lacan parle de la colonisation car je n'en ai pas dit l'essentiel. Il la qualifie d'exaction, ce n'est

7 … *Ou pire,* Scilicet 5, Paris, Seuil, p. 6 et 7.

pas une interprétation ; qui pourrait dire le contraire puisqu'elle vient de pays qui affirment le droit à la propriété privée et nationale et qui s'emparent pourtant par la force des ressources qui ne lui appartiennent pas ? Il y ajoute l'humanitairerie de commande, soit comme dans *linguisterie*, du faux humanitaire, et de commande parce qu'il faut bien se justifier pour ne pas être en contradiction avec le droit à la propriété. Là encore vérité mise à mal. Mais l'essentiel du paragraphe n'est pas là : il dit que la colonisation ne pouvait plus durer. C'est formulé dans l'expression « comment espérer poursuivre cette humanitairerie de commande ? » Il faut lire. Ça c'est une interprétation de la décolonisation en fait. Indiquant son fondement, elle la situe comme inévitable. Et pourquoi ? Parce que son fondement c'est l'exportation de notre mode de jouissance avec ses insuffisances, il dit sa précarité. C'est subtil mais cohérent, ça dit que nous avons inoculé aux colonisés avec notre mode de jouissance, l'insatisfaction qui le caractérise. Leur révolte de colonisés s'en trouve conditionnée car comment pourraient-ils croire après ça aux bienfaits du supposé progrès que nous leur amenons ? C'est de là qu'il annonce le regain de dieu, soit la résurrection d'un Autre majuscule, sur les ruines de cet Autre majuscule en jouissance qu'étaient les dits sous-développés.

Permettez maintenant que j'avance une petite évaluation sur cette interprétation. Elle se fait en fonction de ce que la psychanalyse atteste concernant la jouissance des parlants « civilisés ». Mais je note d'abord qu'elle ne vaut que pour les colonies non esclavagistes car on ne peut guère supposer que les esclaves des pays colonisés aient beaucoup goûté à notre mode de jouissance. Et puis surtout, cette interprétation est limitée car elle ne retient qu'un pan de la structure, laissant de côté le poids des signifiants-maîtres identitaires dans les revendications d'autonomie qui animent les guerres coloniales. Quant à sa portée politique dans le monde, c'est un grand point d'interrogation, puisque contrairement à ce qui se passe dans une analyse, il n'y a pas pour l'interprétation analytique hors analyse, d'épreuve de réalité quant à ses effets d'acte. Sa portée critique aura sans doute pu conforter les diverses sensibilités anticoloniales mais pas plus.

Ce qui n'est pas un point d'interrogation par contre, c'est qu'un analyste travaille au jour le jour, en acte, à maintenir la division entre la vérité de la jouissance et sa production standardisée au sein du Champ Lacanien. C'est ça la reconquête au quotidien.

CLÔTURE DE LA JOURNÉE

LÉLA CHIKHANI

Colette merci pour ce que tu viens de nous dire.

Mesdames, Messieurs, collègues, au terme de cette journée je remercie d'abord Colette, tous les intervenants et les participants, et spécialement je remercie les actifs du FCLL qui se sont dépensés pour notre confort, l'équipe du web Julien, Tamara, Ahmad, Pascale pour l'IF, les traducteurs, Elie, Sahar, Mariette, Elio, Mario, et les autres… Et bien entendu Mounir qui était partout et avec tous. On peut le féliciter, il vient d'être tiré au sort pour être représentant de la Zone Plurilingue au CRIF.

Pour finir cette journée je vous convie toutes et tous à venir à la soirée.
Ce n'est pas une simple soirée sur *Zoom*. On ne cherche pas un simple divertissement, ni à suivre la seule habitude de finir par une soirée les journées d'étude.
Colette nous disait tout à l'heure que le langage n'est pas un simple outil, mais un opérateur du sujet et de ses mondes.

Eh bien *Zoom* peut être non seulement un simple outil, mais un nouvel opérateur de langage si nous nous offrons cette possibilité. Nous avons su l'utiliser ce matin, et ce soir nous en userons comme opérateur, agissant sur les liens, les partages, les énonciations et sur la rencontre des corps. Un véritable opérateur qui modifie et ordonne le réel, introduisant sa logique propre dans le champ de la jouissance vive.

On tentera ce soir ensemble de cultiver la subversion d'un autre désir, d'une autre économie de jouissance… on visera à l'extension de l'acte analytique !

Mesdames et Messieurs, à ce soir.